FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 958

SEPTEMBRE 2025

BALLON D'OR

Larsson, buteur diabolique

+

ENQUÊTE

Trump, mothersoccer !

AUTOPORTRAIT

Götze, court instant d'éternité

VILLE DE FOOT

Blanchie, Medellin ?

ENTRETIEN

"J'ASPIRE À PLUS DE RECONNAISSANCE"

Lautaro Martinez

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 953 – 6 septembre 2025 – Ne peut être vendu séparément. Julien Lienard/L'Équipe

BRUT
PARIS
1965

VOUS N'OSEZ PAS LEVER LES BRAS ?

CHANGEZ DE DÉODORANT

SENTIR BON, POUR DE BON

PARFUM LONGUE DURÉE - 48H D'EFFICACITÉ

Crédit photographique : Louis Lepron. 921 077 160 R.C.S. Nanterre

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social : 40-42, quai du Point-du-Jour CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Matthias Gurtler

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Francis Magois
Thomas Simon
Théo Troude
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, SIEP
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 0176 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Ash Donelon/Manchester United via Getty Images

MANCHESTER UNIE

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

En donnant le Ballon d'Or à Rodri la saison dernière, *FF* ne voulait pas lui refiler le mistigri avec, ni à lui ni à son club d'ailleurs. Mais, force est de constater que rien ne va plus trop à Manchester City, qui réussit un plus mauvais début de Championnat que son voisin Manchester United, c'est dire l'exploit, alors que se profile le derby des deux malades le 14 septembre à l'Etihad Stadium. Absent huit mois la saison dernière, Rodri a perdu son statut de porte-bonheur et City vient d'enchaîner deux défaites en trois matches de Premier League. Certes, la saison ne fait que débuter mais deux défaites pour l'équipe de Pep Guardiola, c'est presque autant que durant tout l'exercice 2023-2024 (trois), celui de son dernier titre de champion d'Angleterre. Depuis, on dirait que l'entraîneur catalan a du mal à retrouver le fil, celui qui avait fait de sa formation, vainqueure de la Ligue des champions en 2023, l'une des plus redoutées d'Europe. L'héritage lui irait bien et on est presque désolé pour lui d'avoir créé le Trophée Johan Cruyff du meilleur entraîneur un an plus tard.

À l'aube de sa dixième saison chez les Citizens, Guardiola doit se réinventer. Un problème de riche pour les entraîneurs qui durent, ce qui n'est pas vraiment le cas à Manchester United. Entre les intérims et les mandats éphémères, Ruben Amorim est le dixième coach des Red Devils depuis la fin de règne d'Alex Ferguson en 2013. Et, comme tous ses prédécesseurs, le Portugais galère, preuve qu'au-delà du casting des techniciens, quelque chose ne tourne pas rond dans la gouvernance de ce club, qui n'a plus eu un seul nommé au Ballon d'Or depuis Cristiano Ronaldo en 2022. Scott McTominay, parti à Naples, a dû quitter MU pour connaître cet honneur. On vous l'accorde, à deux semaines de la cérémonie le 22 septembre, ce n'est pas le futur classement de l'Écossais au BO qui passionne le plus la planète foot. Mais le cas McTominay est un autre symbole du déclin de ce géant endormi depuis trop longtemps.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantanés
Thomas Müller, ça cavale au Canada
MU, c'est flou

10 Mon héroïne
Suzana Garcia,
première dame d'Arsenal

À L'AFFICHE

12 Entretien
Lautaro Martinez : "Ma famille
me dit que je suis un peu fou"

22 Autoportrait
Mario Götze : "C'est éphémère,
il faut en profiter"

28 Portaits
Ces Bleus revenus au foot d'en bas

34 Enquête
Trump et le foot, mariage d'intérêts

42 Au tableau !
Adi Hütter décrypte
le Monaco-Barça 2024

TEMPS ADDITIONNEL

48 Ville de foot
Medellin, guerre et paix

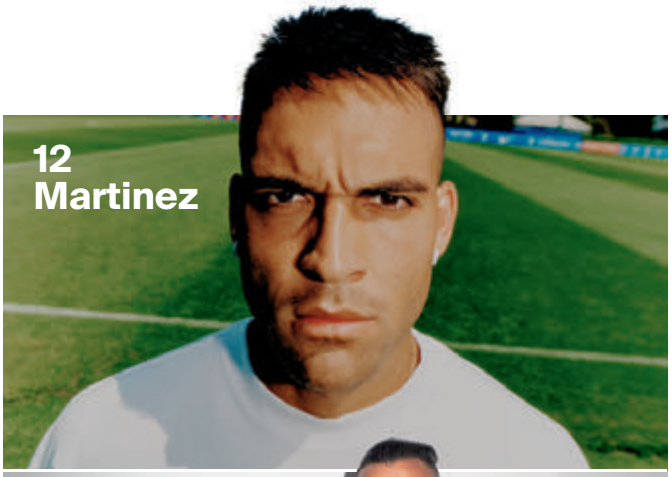
56 Tendances
À la recherche de la nouvelle voix

BALLON D'OR

58 Sur les traces de...
Henrik Larsson, Evil Dread

65 Paroles de juré
Vidir Sigurdsson : "Toujours
comparer à 2016 est pesant"

66 Pas trop cliché
Milos Milutinovic, un héros si discret



Julien Lienard/L'Équipe – Léo Aupetit/L'Équipe - Laurent Langeron - Liliana Merizalde/L'Équipe - David Cheskin/PA/Icon Sport

ÇA MARQUE
ÇA TRANSPIRE
SANYTOL

À utiliser en machine a laver

La solution contre
les mauvaises odeurs
sur vos vêtements de sport

ADDITIF DE LAVAGE
ÉLIMINE jusqu'à 2X PLUS** LES ODEURS TENACES QU'UNE LESSIVE SEULE(2)
NOUVELLE FORMULE
Fleurs Blanches
DÉTRUIT 99.9% CANDIDA ALBICANS VIRUS de la COVID-19 BACTÉRIES SANS JAVEL
Le Geste Sain
SANYTOL
Désinfectant
LINGE
STOP ODEURS dès 20°
Elimine les BACTÉRIES sources des MAUVAISES ODEURS

1 DOSE EN MACHINE

=

ADIEU BACTÉRIES

=

BONJOUR LINGE SANS MAUVAISES ODEURS

**Jusqu'à 2 fois plus sur un panel représentatif de lessives liquides. Utiliser les produits biocides avec précaution. Avant toute utilisation, lire l'étiquette et les informations concernant le produit. Dangereux. Respecter les précautions d'emploi.

RETROUVEZ TOUS NOS PRODUITS ET NOS CONSEILS SUR WWW.SANYTOL.FR

ÇA CAVALE AU CANADA

Thomas Müller n'est plus l'homme d'un seul club. Après vingt-cinq ans au Bayern Munich et 33 trophées, dont deux Ligues des champions, l'international allemand (35 ans) a quitté la Bavière pour la MLS et les Whitecaps de Vancouver. L'attaquant s'est vite mis les supporters canadiens dans la poche avec un but dès son deuxième match.

Vancouver Whitecaps FC/MLS via Getty Images

RØDE
TECAPS FC
2025

MU, C'EST FLOU

Dès le mois d'août, les Red Devils doutent. Quinzième de Premier League la saison passée, le Manchester United de la recrue Bryan Mbeumo a cédé d'entrée devant Arsenal et Gabriel (0-1). Avant surtout l'humiliation à Grimsby (2-2, 11-12 t.a.b.), D4 anglaise, en Coupe de la Ligue. Buteur, le Camerounais a manqué l'ultime tir au but.

Ash Donelon/Manchester United via Getty Images

PREMIÈRE DAME

À 30 ans, Suzana Garcia est une pionnière. Après un parcours unique et tortueux, la Française est devenue, il y a trois ans, la première femme recruteuse pour Arsenal.

Par Olivier Bossard. Photos Alexis Réau/L'Équipe

La formule revient souvent dans ses phrases et résume parfaitement son histoire. Elle est signée du rappeur Booba, extraite de sa chanson *Tony Sosa* : "Tu peux l'faire, j'en suis la preuve." Suzana Garcia est bien la preuve qu'on peut grimper vers les sommets en partant de rien, ou presque. En 2022, Arsenal lui a offert un poste de recruteuse. Une première pour une femme dans l'histoire d'un club fondé en 1886. "J'étais tellement fière… J'en ai pleuré. Je viens de tellement loin." De Lognes dans le 77 (Seine-et-Marne). Petite, elle aime le ballon rond, voit son grand frère mener une carrière professionnelle au Portugal, mais n'a jamais l'occasion de tenter sa chance, comme sa maman, ancienne gardienne de but sur le continent africain.

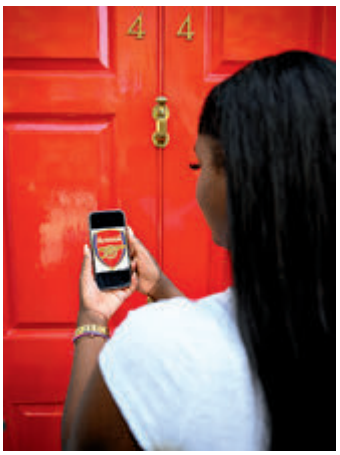
Sa ville, et les autres aux alentours, n'accueillent aucune section féminine. "J'ai saoulé tout le monde pour pouvoir en créer une. Et avec une maman du quartier, on a fini par tout monter ensemble." Suzana Garcia n'a alors que 16 ans, récupère une vingtaine de jeunes filles et décide de passer ses diplômes pour les accompagner. "Le football a toujours fait partie de ma vie, ça allait devenir mon projet." Au bout de trois ans, elle laisse un club à succès pour taper à la porte des féminines de l'OGC Nice, sur le conseil d'un ami. "La responsable m'a dit de venir. Le lendemain, elle me logeait et je commençais comme adjointe chez les moins de 10 ans." Le début d'un rêve, ou presque. "J'ai vite vu ce qu'était le racisme. Les regards insistants qui se posent sur vous, on me scrutait avec mépris pendant les plateaux, on me parlait mal. J'ai fini par remonter sur Paris."

PSG-Man United 2019, le déclic

L'épreuve ne change rien à ses envies. Sur la capitale, la Francilienne file un coup de main au club de Noisy-le-Sec (Seine-Saint-Denis), ne compte jamais ses heures, tente encore de monter en grade avec ses diplômes. Mais "quand vous faites partie de la minorité, il y a toujours un problème, un document qu'on vous perd, un document en plus qu'on vous demande au dernier moment". Elle a un déclic le soir de PSG-Manchester United (1-3) en huitièmes de finale retour de Ligue des champions en 2019. "J'étais dans le parcage et j'ai vu qu'il y avait des femmes dans le staff de Manchester. Ça m'a touchée et m'a donné encore plus envie de tenter ma chance."

En 2021, après avoir appris l'anglais sur Londres, elle passe le concours du *Arsenal Community Coach Development Programme,* qui permet aux meilleurs d'intégrer l'Académie du club anglais. "Je venais des quartiers, j'étais une fille noire, musulmane, ça me paraissait impossible." Arsenal l'intègre à son programme, lui paie sa formation, ses diplômes, avant de lui ouvrir, en 2022, un poste de recruteuse chez les garçons. "Je travaille pour le centre de formation. Je parcours les terrains pour aller dénicher les talents de demain." Sans jamais oublier son badge, siglé Arsenal. "Il ne quitte jamais mon sac. Il y a plein de fois où on ne me croit pas. Arsenal est une famille. Juste après mon accouchement, mon chef et mes collègues sont venus chez moi pour monter des meubles. Ils m'ont aussi informé qu'il y avait plus de femmes au centre de formation, grâce à mon combat et que quatre autres avaient été recrutées." Une fierté parmi d'autres. "Je reçois des messages de petites filles qui aimeraient faire comme moi. C'est très émouvant." Et faisable. Elle en est la preuve.

Enfant, Suzana Garcia avait un rêve : faire carrière dans le football. Aujourd'hui, elle l'a réalisé en devenant recruteuse pour le centre de formation d'Arsenal, ce qui pour cette "fille noire et musulmane paraissait impossible", comme elle le dit elle-même. Aujourd'hui, pour le compte des Gunners, la jeune femme parcourt "les terrains pour aller dénicher les talents de demain".



LAUTARO MARTINEZ

"MA FAMILLE ME DIT QUE JE SUIS UN PEU FOU"

France Football a pris *El Toro* par les cornes. Le capitaine de l'Inter Milan nous a montré ses tatouages, parlé de sa rage sur le terrain et raconté ses cicatrices, de son enfance dans la pauvreté en Argentine à sa récente défaite en finale de la Ligue des champions.

Par
Thomas Simon et Tom Bertin, à Appiano Gentile (Italie)

Photos
Julien Lienard/L'Équipe

Enfant, Lautaro Martinez pratiquait le football et le basket. À 15 ans, l'Argentin a délaissé la balle orange au profit du ballon rond.

Lautaro Martinez
28 ans. Né le 22 août 1997, à Bahia Blanca (Argentine). 1,74 m ; 72 kg. Attaquant. International argentin (70 sélections, 32 buts).

Parcours
Racing Club (2015-2018), Inter Milan (depuis juillet 2018).

Palmarès
Coupe du monde 2022 ; Finalissima 2022 ; Copa America 2021 et 2024 ; Championnat d'Italie 2021 et 2024 ; Coupe d'Italie 2022 et 2023 ; Supercoupe d'Italie 2021, 2022 et 2023.

"Lautaro, vous venez de fêter vos 28 ans *(l'entretien a été réalisé le 23 août, au lendemain de son anniversaire).* Quel cadeau inoubliable avez-vous reçu, enfant ?
Celui qui m'a le plus marqué, ce sont mes premières chaussures de foot, bleu ciel et blanches, comme le drapeau argentin. Un cadeau spécial et important car mes parents ont consenti un énorme effort pour me les offrir. Ça restera à jamais gravé dans ma mémoire, car j'ai connu une enfance difficile.

Dans quelles conditions avez-vous grandi ?
Mon père était footballeur, il a joué dans différentes villes. Quand il est revenu à Bahia Blanca, mes parents étaient sans travail et nous étions dans une situation financière compliquée. On n'avait pas vraiment de rentrées d'argent. On devait choisir entre payer un loyer ou manger. Un ami nous a alors prêté une maison et on y a vécu deux ans. Je suis vraiment reconnaissant envers ces personnes qui nous ont aidés, envers mes parents, aussi, car ils ont tout fait pour qu'on ne manque jamais de rien.

"En Argentine, durant mon enfance, on devait choisir entre payer un loyer ou manger"

Cette pauvreté vous a marqué ?
Profondément, oui. Aujourd'hui, j'apprécie tout, chaque petite chose a de la valeur. À cette époque, mes parents pensaient à nous avant tout, pour qu'on puisse avoir un plat à manger. Eux, parfois, ne mangeaient pas. Si c'était à refaire, je choisirais de vivre cette même enfance, ce même quotidien qui m'a fait grandir et apprendre.

On dit que vous étiez un maniaque de la propreté…
Oui, je le suis. J'aime beaucoup l'ordre, que tout soit propre, parfait. La propreté est l'une de mes thérapies. Quand je suis un peu stressé, je passe l'aspirateur, je nettoie les tables, au point que ma femme me dise de me calmer ! Je fais ça depuis que je suis enfant. Mes parents travaillaient tout le temps, et j'aimais que la maison soit bien rangée. Ainsi, quand ils rentraient, ils n'avaient pas à la nettoyer. J'essayais de donner un coup de main. J'ai été élevé comme ça et je continue à le faire aujourd'hui parce que j'aime ça.

C'est de cette époque que viennent votre rage et votre détermination qu'on voit sur le terrain ?
Oui, forcément. Sur le terrain, je donne tout ce que j'ai. C'est le moment pour lequel je me suis préparé, pour lequel j'ai perdu du temps avec ma famille, mes enfants. Chaque match est unique, je le vis avec beaucoup de responsabilités. Parfois, ma famille me dit que je suis un peu fou, que j'exagère, mais c'est ma façon de vivre le foot. Si aujourd'hui, je suis capitaine d'une équipe comme l'Inter, c'est en partie grâce à ce passé qui m'a rendu fort.

Plus jeune, la distance avec votre famille était compliquée et votre frère Alan a eu des crises d'épilepsie à votre départ à Buenos Aires *(au centre de formation du Racing).* Avez-vous pensé à abandonner ?
Être loin des miens était difficile. Avec mon grand frère Alan, on a dix mois d'écart. On faisait toujours tout, ensemble et, quand je suis parti, il a connu des problèmes de santé. À un moment, oui, j'ai voulu aban-

Alamy Stock Photo

"Mon père, mon modèle, était footballeur. Mes frères et moi sommes nés dans un vestiaire"

donner. Heureusement que ma mère a été là, elle m'a convaincu de rester à Buenos Aires pour réaliser mon rêve de devenir pro. C'est grâce à son soutien, à sa force, que j'ai la vie dont je rêvais. Aujourd'hui, chez mes parents, j'ai toujours le même lit qu'à l'époque. Ma mère ne veut pas le retirer, car je lui manque tous les jours.

Lautaro, partons avec vous à Bahia Blanca, où vous êtes né et avez grandi. Que voyez-vous ?
Je suis probablement avec Alan, en train de m'amuser avec lui et des amis du quartier en jouant au football dans la rue, dans le *potrero* comme on dit en Argentine. J'étais un gars déjà très sérieux.

En quoi le Lautaro d'aujourd'hui est-il différent ?
J'ai sûrement un peu plus de cheveux blancs maintenant. *(Rires.)* Beaucoup de choses ont changé, financièrement surtout, et je peux rendre à ma famille tout ce qu'elle m'a donné. C'est ce qui me rend le plus fier. Après ces années de sacrifices, nous avons obtenu notre récompense : pouvoir mener une autre vie et donner à mes enfants la possibilité d'étudier. Donc, en vérité, Lautaro a un peu changé. J'ai essayé de garder les valeurs avec lesquelles on m'a élevé : l'humilité, le respect, le travail et le sacrifice. Avec ma femme, on essaye de transmettre ça à nos enfants, même s'ils sont nés dans une autre réalité.

Gamin, de quoi rêviez-vous ?
Mon père était footballeur. Nous sommes nés dans un vestiaire, on passait notre temps sur le terrain, donc j'ai toujours rêvé de faire comme lui. Aujourd'hui, grâce à Dieu et après beaucoup d'efforts, j'ai cette chance. Mon frère, lui, joue à Bahia Blanca. Je suis fier qu'on ait atteint notre rêve de gosse, qu'on ait suivi les traces de mon père, notre modèle.

Et aujourd'hui, de quoi rêvez-vous ?
Que mes enfants grandissent en bonne santé. Au niveau de ma carrière, continuer à gagner des titres avec ce grand club, à marquer et à progresser. Et comme homme, je veux être une personne respectée et appréciée, pas seulement pour ce que je fais devant la caméra, mais aussi pour qui je suis en dehors. J'ai un grand cœur, j'aime aider, encore plus ceux qui vivent le quotidien que j'ai connu avant, les enfants du club de San Juan, à Bahia Blanca, car je sais ce qu'ils ressentent.

Enfant, vous étiez aussi proche du ballon de basket, n'est-ce pas ?
C'est vrai. Jano, mon petit frère, est pro, à Ferro. Quand on a dû déménager, on a atterri dans un quartier avec un terrain de basket. J'ai aimé ça. Je faisais foot le matin ou l'après-midi et le soir, basket, jusqu'à mes 15 ans. Puis, j'ai dû choisir et j'ai opté pour le foot. Et me voilà ici, aujourd'hui. •••

En venant à bout du Barça de Cubarsi en demi-finales retour (4-3 a.p.), Lautaro Martinez, malgré sa blessure, a conduit l'Inter à sa deuxième finale en trois ans. Mais pas encore à son quatrième sacre européen.

L'Argentin tient aux valeurs transmises par ses parents : humilité, respect, travail et sacrifice.

Durant l'entretien accordé à Thomas Simon et Tom Bertin, Lautaro Martinez s'est montré incisif et déterminé. Comme sur le terrain.

Roger Wimmer/ISI Photos/Getty Images

••• **Manu Ginobili, une légende du basket, vient de Bahia Blanca, comme vous !**
Oui, Pepe Sanchez aussi. Beaucoup de joueurs de la génération dorée de la sélection argentine viennent de Bahia Blanca. Trois d'entre eux *(avec Alejandro Montecchia)* ont gagné les Jeux Olympiques *(à Athènes, en 2004)*. Je les connais personnellement. Quand je vais à Bahia Blanca, je parle avec Pepe Sanchez. Il a un club et me prête sa salle de sport pour m'entraîner, puis nous jouons au basket !

Avez-vous des rituels d'avant-match ?
Beaucoup. Surtout le matin, juste avant. J'essaye de faire toujours la même chose, de régler mon réveil à la même heure, à 8 h 01. Bref, un tas de rituels bizarres qui me permettent d'être en paix avec moi-même. Dès que je me lève, je mets la bouilloire pour chauffer l'eau du maté et je prends ma douche. Et quand je sors de la salle de bains, j'ai de l'eau chaude toute prête.

“Le matin des matches, je fais la même chose, je règle toujours mon réveil à 8 h 01”

Vous en avez sur le terrain aussi ?
Entrer sur le terrain avec mon bon pied, le droit. C'est très fréquent en Argentine ou en Amérique du Sud, pour que le match se déroule au mieux. Les autres, je les garde pour moi, ce sont mes superstitions.

D'où vient votre surnom *El Toro* ?
C'est un coéquipier dans les équipes de jeunes du Racing *(à Avellaneda, en banlieue sud de Buenos Aires)* qui, dès les premiers entraînements, me l'a donné. J'avais beaucoup de force, d'envie de courir, je frappais fort, et il a dit que j'étais un taureau. C'est un animal qui me représente bien. À Buenos Aires, je m'en suis même tatoué un ici *(il enlève sa montre et dévoile son poignet gauche)*.

Vous aimez vous battre, la lutte ?
Oui, j'aime ça. Le contact physique, ça te met dans le coup, ça te donne plus d'énergie. Si tu remportes un duel, tu vas repartir avec plus de confiance.

Il y a eu ce combat de boxe avec Antonio Conte *(son entraîneur)*, en 2021…
J'ai eu un petit accrochage avec lui à l'époque. Ç'a fini par s'arranger. Mes coéquipiers ont alors monté un ring pour la blague, parce que c'était mieux d'en rire. C'était un moment sympa, pour décompresser.

C'est pour le duel que vous avez commencé défenseur ?
Mon père l'était et je copiais tout ce qu'il faisait, alors je me suis mis à ce poste. J'aimais bien protéger mon but, être le dernier défenseur. Et puis, quand j'ai grandi, mon entraîneur m'a mis en attaque et j'y suis resté. Mais j'aime toujours défendre !

Votre père parviendrait-il à vous empêcher de marquer ?
Oui, je pense. C'était un défenseur captivant. À l'époque, c'était très dur pour moi de le passer. Ç'aurait été un très beau duel. Mais j'aurais au moins fait jeu égal.

Revenons à vos tatouages. Ils sont nombreux, il y a ce taureau…
Sur mon dos, j'ai aussi un grand lion qui me représente et un lionceau qui symbolise mes deux enfants. Si j'en ai d'autres, je ne vais pas me faire tatouer vingt lions, donc je n'en ai fait qu'un seul. Derrière les lions, on voit la jungle et une route. Ça veut dire que je les protège et que j'essaye de les guider sur le bon chemin.

Quel est le premier ?
Nestor, le prénom de mon grand-père décédé quand j'avais 2 ans *(il montre son avant-bras droit)*. J'ai pu faire celui-là à mes 14 ans. Avant, ma mère ne voulait pas me donner son autorisation. Pour la convaincre, je lui ai dit : « Maman, je veux me faire tatouer le nom de ton père, en souvenir de lui. » Elle ne pouvait pas refuser ça ! Après, j'ai continué. Ils ont tous une signification et représentent ma famille, ma vie. J'ai les prénoms de mes parents, Mario et Karina, avec les mains en prière. Ceux de mes enfants, de mes grands-parents, de mes frères… J'ai la Vierge de Lujan, car je suis très croyant. Elle m'accompagne toujours. Ensuite, ici derrière, j'ai une boussole, une horloge et une phrase que je répète et qui m'accompagne : « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort. » La date de ma première sélection avec l'Argentine *(27 mars 2018, défaite 1-6 contre l'Espagne)* et de mon premier match pro avec le Racing *(1er novembre 2015)*, à l'intérieur d'un ballon. Tout a un sens. Ce sont des événements marquants de ma vie ou des choses qui m'accompagnent au quotidien.

"La finale contre le PSG m'a beaucoup coûté, j'ai eu du mal à l'accepter parce que nous étions très confiants"

Quel sera le prochain ?
Je ne sais pas, je réfléchis. Je veux finir le bras droit aussi. À un moment, j'ai voulu me tatouer la coupe du monde, la copa America et les titres avec l'Inter. Mais je ne l'ai pas fait car, si je remporte tous ceux que je rêve de gagner, ça va être difficile de tout mettre. *(Rires.)* Peut-être que, je ferai la date du succès au Mondial *(18 décembre 2022)*. Pareil pour la Ligue des champions, si je la gagne. Un jour, j'espère.

En attendant, ces finales perdues de Ligue des champions ne sont pas des tatouages, mais des cicatrices…
On a disputé deux finales de C1 en trois ans. À chaque fois, on a fait un très grand parcours mais il nous a toujours manqué ce quelque chose lors du dernier match *(0-1 en 2023 contre Manchester City)*. C'est très, très douloureux. La dernière *(0-5 face au PSG, le 31 mai)* m'a beaucoup coûté, j'ai eu du mal à l'accepter, parce que nous étions très confiants et bien préparés. Rien ne s'est passé comme espéré et la douleur a été encore plus grande. Ce sont des cicatrices qu'il faut soigner, avec le temps.

Ce PSG était plus fort que le Barça, éliminé en demies ?
Ce sont deux équipes différentes. Mais j'ai toujours pensé et dit à mon entourage qu'ils étaient les deux favoris. Quand on a éliminé Barcelone *(3-3, 4-3 a.p.)*, avec •••

sport

Proshots/Icon Sport

31 mai 2025, finale de C1 face au PSG de Marquinhos. Ce jour-là, l'Inter a été submergée (0-5). Une plaie encore ouverte pour l'Argentin.

••• nos armes, notre jeu, et notre humilité, on avait atteint notre objectif : arriver en finale. Et si on la jouait comme on l'avait préparée, on avait de grandes chances de gagner. Nous ne l'avons pas fait.

Qu'avez-vous ressenti sur le terrain lors de la débâcle face au PSG ?
De l'impuissance. Nous ne pouvions pas appliquer ce que nous avions préparé. C'est ce qui nous a le plus énervés.

Ce PSG était-il trop fort ?
Nous savions que ce serait difficile car c'est une équipe forte, confiante et solide, qui a remporté beaucoup de titres. Mais sur ce match, nous n'étions pas bien. Pourtant, nous l'avions préparé avec sérénité. C'était leur jour. Ils ont fait une très grande prestation, le résultat est mérité. J'ai félicité Hakimi et Donnarumma. Ils ont joué à Milan *(à l'Inter, 2020-2021, pour le premier ; à l'AC Milan, 2015-2021, pour le second)*, et nous avons une très bonne relation. Je suis bien sûr heureux pour eux.

Avez-vous joué en étant blessé ?
Un peu. À Barcelone, à l'aller, j'ai eu une élongation musculaire. Pour les médecins, j'en avais pour douze, quinze jours car le muscle était légèrement déchiré. Pendant les six jours avant le retour, j'ai fait deux séances de kinésithérapie quotidiennes, du travail en salle. La veille, ça me faisait encore très mal, mais j'ai mis un bandage et j'y suis allé. Quand j'ai provoqué le penalty, ma jambe m'a vraiment fait mal. Tant pis. Deux jours après, la douleur était deux fois plus forte, j'ai passé des examens et ma blessure était plus importante. J'ai discuté avec les médecins pour me préparer au mieux pour la finale, dans les conditions que je pensais possibles. J'ai travaillé dur, très dur, mais le muscle n'a pas pu totalement récupérer. Honnêtement, j'étais rétabli, prêt à jouer. Mais je me sentais différent, pas à 100 %.

Comment avez-vous vécu l'après ?
Mal, mal, mal. Après quelques jours de congé, j'ai dû rejoindre la sélection et, immédiatement après, partir aux États-Unis pour la Coupe du monde des clubs. Il y a eu une semaine où la douleur était très, très grande, très difficile à digérer. Après, pas le temps de se lamenter, il faut repartir et continuer, tourner la page, garder le bon, l'améliorer, corriger ce qui n'a pas fonctionné et aller de l'avant.

Êtes-vous vraiment resté cinq jours sans parler après la finale ?
Oui. Je voulais parler aux gens, à mes coéquipiers, mais je n'y arrivais pas. Rien ne sortait. J'étais bloqué. J'étais un peu angoissé et triste parce que ç'a été un vrai coup dur. Nous avions la possibilité de remporter trois titres *(C1, Serie A et Coupe d'Italie)* et finalement, on termine comme ça, sans rien. C'est la douleur la plus profonde que j'aie jamais ressentie.

Comment expliquez-vous cet effondrement ?
Difficile à expliquer. Parce que c'est du football : parfois on gagne, parfois on perd. Naples, qui a remporté le Scudetto, ne jouait que le Championnat. Ils avaient du repos, préparaient leur match chaque semaine. Nous, depuis l'année passée, c'était une accumulation de rencontres, de fatigue, de blessures, et donc de joueurs indisponibles dans les moments importants. Ça s'est vraiment fait sentir. Mais à chaque saison, on apprend.

Dans quelle mesure l'avenir de Simone Inzaghi a-t-il influé sur cette mauvaise fin de saison ?
Aucunement. Chacun est libre de faire les choix qu'il veut. Le Mister nous a informés qu'il avait reçu une offre, qu'il allait partir *(il a rejoint Al-Hilal, le 4 juin, avant le Mondial des clubs)*. Nous étions concentrés sur nos objectifs. Il a toujours fait preuve de professionnalisme. Nous nous sentions très à l'aise avec lui. Il était notre tête pensante.

Cette fin de saison a aussi généré des tensions. Regrettez-vous vos propos visant Hakan Çalhanoglu, après l'élimination contre Fluminense (0-2) ? •••

"Je voulais parler aux gens, à mes coéquipiers, mais rien ne sortait. J'étais bloqué"

••• C'était un malentendu. Certaines choses ne m'avaient pas plu, mes déclarations étaient générales *(« Ceux qui veulent rester restent, ceux qui ne le veulent pas peuvent partir »)*, et ne le visaient pas en particulier. En tant que capitaine, c'est ce qui m'est venu à l'esprit à ce moment-là. Certains peuvent aimer ça, d'autres non, mais nous en avons ensuite parlé avec le groupe, le coach et les dirigeants. Et tout va bien, tout a été clarifié. Nous sommes unis. Notre nouvel entraîneur *(Cristian Chivu)* nous aide aussi beaucoup. Nous allons faire de notre mieux pour lui.

Avez-vous pardonné cette fin de saison à votre équipe et à vous-même ?
Oui. Tous les gars ont été très affectés. L'erreur est humaine. Quand on se trompe, quand l'erreur n'a pas été commise avec de mauvaises intentions, mais dans l'optique de grandir, de s'améliorer, il faut donner son pardon. L'arrivée d'un nouvel entraîneur, le début d'un autre cycle, ça nous fait du bien. C'est important de changer d'air, d'objectifs, de forces.

Donc, vous avez pardonné aux jurés du Ballon d'Or 2024 qui vous ont classé septième ? Vous aviez déclaré : « Je m'attendais à mieux »…
Oui. Je m'attendais à être mieux classé après avoir fini meilleur buteur et joueur de Serie A, gagné la Copa America en marquant cinq fois, dont le but vainqueur en finale. J'ai aussi remporté la Supercoupe d'Italie en marquant en demies et en finale. Je respecte le choix des jurés, on m'a demandé ce que j'en pensais, je l'ai dit. Je suis ainsi, je n'ai jamais fait dans l'entre-deux. Au moins, les choses sont claires.

“Je rêve de gagner le Ballon d'Or. Cette année, l'un des Parisiens, Hakimi ou Dembélé, pourrait le remporter”

Lionel Messi avait raison ? C'est vous qui le méritiez *(plutôt que Rodri)* ?
Je ne sais pas. Les distinctions individuelles sont importantes pour moi. Le collectif passe avant les individus, mais quand on atteint nos objectifs personnels, c'est qu'on fait bien les choses pour l'équipe. Nos objectifs collectifs permettent d'en arriver là, à cette place, ce gala. Faire partie des 30 est déjà une belle récompense, mais je rêve de réussir à donner le meilleur sur une saison. Je rêve de gagner le Ballon d'Or, un trophée très prestigieux.

Êtes-vous sous-estimé ?
Parfois, oui. Après, ce sont les goûts et les couleurs. C'est peut-être une question d'image, de marketing, qui ne m'amène pas là où je mériterais d'être. Mais je donne toujours le meilleur pour mes coéquipiers, pour mon maillot. C'est ça qui compte. Je tente d'atteindre mes objectifs pour être en paix avec moi-même. À 28 ans, je suis très heureux de ma carrière. J'ai toujours progressé, amélioré mon jeu et ai encore beaucoup à apprendre. Oui, j'aspire à plus de reconnaissance. C'est important. Mais j'aimerais avant tout être reconnu comme une bonne personne, polie, qui s'est toujours comportée correctement.

Vous n'êtes pas apprécié à votre juste valeur ?
Notre valeur, on la définit soi-même au fur et à mesure qu'on joue, avance et grandit. On travaille d'abord pour soi-même. Ensuite, il y a tous ceux qui votent, parlent, analysent, donnent leur avis. Parfois, ces gens peuvent se lever du mauvais pied et dire du mal de vous. C'est la liberté d'expression, de commenter et de critiquer, aussi. Quand on dit du mal de toi, ça fait mal, mais ce ne sont que des mots. C'est subjectif, chacun peut attribuer la valeur qu'il veut à chaque joueur.

Où vous situez-vous dans la hiérarchie mondiale des meilleurs attaquants ?
Parmi les cinq meilleurs, c'est certain. Je ne veux pas donner de nom. Chacun classe les joueurs comme il veut, il y a des attaquants de très haut niveau. Mais ce que j'ai fait ces dernières années me permet d'être parmi les cinq meilleurs.

Pensez-vous mériter mieux qu'une septième place au Ballon d'Or 2025 ?
Ça va être difficile. Nous avons réalisé une très grande saison collectivement, en étant compétitifs partout. Je n'ai pas été top au début, mais, au fil des mois, je me suis senti de mieux en mieux. J'ai beaucoup marqué dans cette Ligue des champions *(9)*, ça m'a permis de devenir le meilleur buteur de l'histoire de l'Inter dans la compétition *(21 réalisations)*, un objectif important pour moi. Je ne sais pas quelle place je peux revendiquer mais je me suis senti très à l'aise, heureux et, même si les derniers matches nous ont privés de titres, j'ai fait une grande saison *(59 matches, 27 buts, 4 passes décisives)*. Je mérite de figurer à une bonne place.

Vous avez affronté le PSG et le FC Barcelone, quel joueur mérite le Ballon d'Or cette année ?
Beaucoup ont fait une grande saison, avec de nombreux titres à la clé. Paris a pas mal de nommés *(9)* et l'un d'entre eux pourrait le remporter, Hakimi, Dembélé… Sinon, j'aime beaucoup Mohamed Salah. Mais ça dépend de comment tout est évalué, car il a fait une excellente saison en Premier League, qu'il a remportée, et c'est vraiment un joueur intéressant.” ⬢ T. S. et T. B.

Making of

Lieu
Au centre d'entraînement de l'Inter, à Appiano Gentile, au sud-ouest de Côme.

Durée
Une heure trente, photos et vidéos comprises.

Tenue portée
Tee-shirt, sacoche et chaussures Louis Vuitton.

Autres personnes présentes
Une attachée de presse de l'Inter, notre photographe et notre vidéaste.

La note qu'il se donne
“10/10 !”

La note que *FF* lui donne
Un bon 8/10. Bavard, ouvert et souriant, loin de son image d'homme renfermé.

Les trois interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
“Achraf Hakimi, Denzel Dumfries et Yann Sommer.”

Le titre qu'il donnerait à l'interview
“Comme mon tatouage : ce qui ne me tue pas me rend plus fort.”

Autoportrait

MARIO GÖTZE

"C'EST ÉPHÉMÈRE, IL FAUT EN PROFITER"

Au sommet après son but victorieux en finale du Mondial 2014 avec l'Allemagne, l'ex-prodige de Dortmund n'a pas su y rester. Mais aujourd'hui, à 33 ans, le milieu offensif de Francfort, qui va retrouver la Ligue des champions, se sent apaisé.

Par
Tom Bertin, à Francfort (Allemagne)

Photos
Étienne Garnier/L'Équipe

Autoportrait

Mario Götze a permis à l'Eintracht Francfort de monter en mai dernier sur la troisième marche du podium et ainsi de disputer pour la troisième fois la C1 après les saisons 1959-1960 et 2022-2023.

L'Allemand, qui a sa société de gestion d'actifs, se voit dans la finance plutôt que dans le foot à la fin de sa carrière.

Mon enfance

"On a vécu deux ans au Texas"

"Mon premier souvenir balle au pied, c'est avec mes frères dans le jardin. Mes parents nous ont fait tester plein de sports, le tennis, le basket… Mais le foot a été quelque chose d'inné pour toute la fratrie. Pourtant mon père n'avait jamais joué de sa vie ! Mon grand frère *(Fabian, qui a évolué en D3 allemande)* m'a transmis ça à force de jouer ensemble. Avec deux aînés comme nous, Felix *(qui évolue à Paderborn, en D2)* n'avait pas d'autres choix que d'aimer ça aussi. *(Rires.)*

J'ai toujours été très proche de ma famille. J'ai eu de la chance de vivre une belle enfance. On a vécu deux ans au Texas quand j'étais petit pour le travail de mon père *(professeur en ingénierie électrique)*, mais je n'ai pas de souvenirs, seulement quelques flashes. Après ça, on est rentrés en Allemagne. J'ai commencé le foot à Ronsberg, un petit village en Bavière, jusqu'à mes 6 ans, puis on a déménagé au sud de Dortmund. À 10 ans, j'ai rejoint Fabian, qui évoluait en jeunes au Borussia. C'est là que tout a commencé. Ma vie était simple : école jusqu'à 15 heures, entraînement, puis on rentrait à la maison avec mes frères. Et ça, presque tous les jours. Jouer pour Dortmund si jeune, avec les séances, les matches, les tournois… C'était déjà un sacré rythme !"

Mon histoire à Dortmund

"Vivre chez mes parents m'a aidé à ne pas devenir fou"

"C'est génial de jouer pour le club de sa ville. Surtout à Dortmund, où il n'y a que le football. J'ai débuté en équipe première à 17 ans. J'ai eu de la chance parce qu'à l'époque, le club n'avait pas les moyens d'acheter de joueurs, ne jouait plus la Coupe d'Europe… Ça m'a ouvert la porte. Je ne me rendais pas compte de la responsabilité que ça impliquait. Je me sentais juste très chanceux et, forcément, un peu nerveux de jouer devant 80 000 personnes. La célébrité est arrivée progressivement. J'étais encore à l'école quand j'ai commencé en pro, les gens me regardaient différemment. Je m'estime chanceux de ne pas avoir été de la génération actuelle. L'absence de réseaux sociaux m'a facilité la vie et protégé. Je vivais chez mes parents, ça m'a aidé à garder les pieds sur terre et à ne penser qu'au foot. C'était essentiel pour ne pas devenir fou.

À 18 ans, on remporte le Championnat et je suis appelé en équipe nationale. L'année d'après, on fait le doublé Coupe-Championnat. Je ne pouvais pas rêver mieux. Pour ma troisième saison, on va en finale de Ligue des champions, que j'ai manquée à cause d'une blessure. Mes trois premières années ont été folles. On avait une équipe très jeune, une bande de potes. Jürgen Klopp, qui a réalisé un travail phénoménal, a fait briller ce groupe. Après mes trois ans au Bayern, je voulais revenir ici. Regagner l'amour des supporters a pris du temps et je pouvais les comprendre. Ça n'a pas été facile les premiers mois. Tout s'est arrangé petit à petit."

"J'ai été chanceux de ne pas avoir été de la génération actuelle. L'absence de réseaux sociaux m'a protégé"

Justus Stegemann/Imago/Psnewz

Sébastien Boué/L'Équipe

13 juillet 2014, au Maracana, finale mondiale contre l'Argentine. Mario Götze trompe Sergio Romero à la 113e. L'Allemagne décroche sa quatrième étoile.

Mario Götze
33 ans. Né le 3 juin 1992, à Memmingen (Allemagne). 1,76 m ; 75 kg. Milieu offensif. International allemand (66 sélections, 17 buts).

Parcours
Borussia Dortmund (2009-2013 puis 2016-2020), Bayern Munich (2013-2016), PSV Eindhoven (2020-2022), Eintracht Francfort (depuis juin 2022).

Palmarès
Coupe du monde 2014 ; Coupe du monde des clubs 2013 ; Supercoupe d'Europe 2013 ; Championnat d'Allemagne 2011, 2012, 2014, 2015 et 2016 ; Supercoupe d'Allemagne 2019 ; Supercoupe des Pays-Bas 2021 ; Coupe d'Allemagne 2012, 2014, 2016 et 2017 ; Coupe des Pays-Bas 2022.

Mes entraîneurs
"Pep Guardiola est passionnant"

"Plus l'entraîneur croit en un joueur, plus il va réussir. Je marche à la confiance. J'ai eu beaucoup de grands entraîneurs : Klopp, Guardiola, Tuchel… Celui qui m'a le mieux utilisé, c'est évidemment Jürgen Klopp. En quatre ans, il m'a fait beaucoup progresser. Après, je suis parti à Munich. J'y ai rencontré Pep Guardiola, qui a été génial avec moi. C'est quelqu'un de passionnant, un maniaque de la tactique. Il m'a impressionné par son amour des détails. J'avais une certaine vision du football, mais elle a complètement changé après avoir travaillé avec lui. Toutes les petites choses qu'il voit, comment il perçoit les systèmes et les espaces sur le terrain… J'ai trouvé ça fou. J'ai énormément appris de lui.
Après eux, Roger Schmidt *(au PSV de 2020 à 2022)* et Oliver Glasner *(pour sa première saison à Francfort)* ont su bien m'utiliser en me faisant jouer au milieu en 8 ou 10, qui sont mes meilleurs postes. Zinédine Zidane puis Andrés Iniesta m'ont beaucoup inspiré. J'ai toujours voulu les copier, jouer comme eux… Mais je n'ai pas vraiment réussi. *(Rires.)* Dans ma carrière, on m'a beaucoup fait jouer sur l'aile, mais aussi comme faux 9 ou second attaquant. Ma polyvalence m'a aidé, mais, avec du recul, il vaut mieux se concentrer sur un ou deux postes. Ça permet de pousser au maximum ses capacités. C'est mieux que d'essayer de tout faire parce qu'au final, on peut s'y perdre."

"Zinédine Zidane puis Andrés Iniesta m'ont beaucoup inspiré. J'ai voulu les copier, mais je n'ai pas réussi…"

Ma Coupe du monde 2014
"Ce but a changé ma vie à tout jamais"

"Lors du Mondial 2014, j'ai perdu progressivement ma place de titulaire. Ça a été dur à vivre, j'ai eu du mal à l'accepter, à comprendre la situation. Je sortais de ma première saison à Munich où j'avais disputé tous les matches, on avait remporté la Coupe et le Championnat… J'étais au top. C'était ma première Coupe du monde, je voulais jouer toutes les rencontres, avoir un grand impact. Et je me suis retrouvé sur le banc, y compris en finale contre l'Argentine *(1-0 a.p.)*. Ce jour-là, tout le monde était plus nerveux que d'habitude. Moi, étant remplaçant, j'étais moins stressé. Finalement, j'ai joué trente minutes, ce qui n'est pas très long, mais j'ai eu un impact. Et pas des moindres, j'ai marqué *(à la 113e)*. C'était un moment complètement fou. Je n'ai pas directement réalisé l'impact de ce but, car le match n'était pas fini et tout pouvait encore arriver. C'est au coup de sifflet final qu'on a réalisé.
C'était il y a onze ans déjà… Ce but a changé ma vie à tout jamais. En Allemagne, l'année qui a suivi, les médias et les fans parlaient énormément de moi. Ça s'est calmé avec le temps. Ma quinzième place au Ballon d'Or 2014 ? Je ne m'en souvenais plus ! C'est un vrai accomplissement. Ç'a été dur de digérer ce but. Il a fallu accepter qu'il représente le sommet absolu, et qu'il est impossible de rester à ce pic toute une carrière. Après avoir vécu cette expé- •••

Autoportrait

••• rience si forte, ce n'est pas simple de redescendre sur terre. On gagne cette finale, j'ai deux, trois semaines de vacances, et après, tout recommence. J'ai dû rentrer dans mon club, me remettre en tête d'autres objectifs, d'autres agendas... Je ne pouvais plus répéter : « J'ai marqué ce but, on est champions du monde ! » Ça n'avait plus tellement d'importance."

Mes blessures

"On m'a diagnostiqué une myopathie"

"Début 2017, on m'a diagnostiqué une myopathie *(maladie empêchant la régénération des fibres musculaires, moins grave que les myopathies génétiques cependant).* C'était une conséquence de plein de facteurs. Toutes ces années, j'ai trop repoussé mes limites, sur le terrain comme en dehors. Je me suis retrouvé à un point où tout ce que je faisais avait un impact négatif sur mon corps et sur mon esprit. J'avais juste besoin d'une pause. Pour rebondir, il a fallu que je change de routine, de régime alimentaire, de programme d'entraînement... Quelques mois de repos plus tard, tout était fini. Ça n'a pas été si terrible.

Même si j'ai connu pas mal de soucis physiques dans ma carrière, je me considère comme chanceux. Je n'ai eu que des blessures mineures. Seules deux m'ont écarté plusieurs mois. À chaque fois, j'en ai tiré beaucoup d'enseignements. J'ai fait de la rééducation, appris à mieux comprendre mon corps, amélioré mon hygiène de vie... Ces épreuves sont très précieuses dans la carrière d'un athlète, ça nous rend meilleurs et plus résistants. Maintenant, je me blesse beaucoup moins. Peut-être que c'est dû à l'expérience, à une meilleure compréhension de mon corps, à une communication plus fluide avec le

"J'ai appris à mieux comprendre mon corps, amélioré mon hygiène de vie... Je me blesse beaucoup moins"

Sur la pelouse du Maracana, Mario Götze embrasse la coupe du monde. Le remplaçant est devenu le héros de toute une nation.

Sébastien Boué/L'Équipe

staff… J'arrive à sentir quand je dois m'entraîner moins dur et longtemps, quand il faut faire un pas en arrière. C'est ça, la recette."

Mon retour au haut niveau

"La sélection n'est plus une option"

"Je ne sais pas si je suis redevenu le même joueur, mais j'ai évolué, et en bien. On peut se dire que j'aurais pu faire mieux. Ou que ça aurait pu être pire. J'ai eu la chance de découvrir l'étranger avec le PSV Eindhoven. J'avais un entraîneur allemand, Roger Schmidt, qui m'a beaucoup aidé. On a joué la Ligue Europa, on a fini deuxièmes en Championnat, ça a été deux très belles années. Après, je suis arrivé à Francfort et tout s'est super bien passé. J'ai même été convoqué par Hansi Flick pour le Mondial 2022 au Qatar, une vraie réussite personnelle, alors que je n'avais pas été appelé depuis cinq ans.

La compétition ne s'est pas déroulée comme prévu *(élimination en phase de groupes)*. C'est toujours un plaisir de retrouver l'équipe nationale. Aujourd'hui, ce n'est plus une option. La Coupe du monde 2026 ? Aucune chance que je la joue. Qu'importe, la saison dernière, on a fait du très bon travail en terminant troisièmes de Bundesliga avec Francfort. C'était ma quinzième saison en pro, je me sens très heureux. J'ai fêté mes 33 ans, je joue au foot, j'ai la santé, ma vie est belle et facile ! Que demander de plus ?"

"Je veux qu'on se souvienne de moi comme d'un bon footballeur, mais aussi comme d'un homme bien"

Mon futur

"Pour rivaliser avec les jeunes, il faut en faire toujours plus"

"Ma passion pour le foot est différente désormais. Avant, je jouais avec la fougue et l'amour du jeu d'un enfant. Plus on vieillit, plus c'est compliqué. Pour rivaliser avec les jeunes qui arrivent, il faut en faire toujours plus. Il faut accepter qu'on ne puisse pas jouer éternellement, et que c'est tant mieux. C'est justement parce que c'est éphémère qu'il faut en profiter. Je ne continuerai probablement pas jusqu'à 40 ans, mais je peux imaginer jouer encore quelques années, ici ou ailleurs. Là, nous sommes heureux à Francfort. Il me reste un an de contrat, plus un en option. Je verrai saison par saison. Mais je ne me vois pas rester dans le monde du football.

Je ne pense pas que ce soit pour moi. Le plus probable est de me voir dans l'univers de l'investissement, le capital-investissement et le capital-risque. Depuis cinq ans, je possède ma société de gestion d'actifs, Companion M. Je suis également impliqué dans des missions caritatives *(il a reçu l'Ordre du Mérite du Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie pour son engagement social en 2020)*. Je donne à des écoles en Afrique, à l'hôpital à Francfort… J'ai aussi investi dans des entreprises qui s'intéressent aux solutions climatiques. À la fin de ma carrière, je veux qu'on se souvienne de moi comme d'un bon footballeur, mais aussi comme d'un homme bien." ⬢ T. B.

CES BLEUS REVENUS AU FOOT D'EN BAS

Ils sont passés par l'équipe de France, plus ou moins longtemps. Certains ont joué dans des grands clubs et glané des titres. Aujourd'hui à la retraite, c'est dans le monde amateur qu'ils s'investissent.

Par Tanguy Le Jeune. Photos Léo Aupetit/L'Équipe

MARVIN MARTIN 37 ANS, ENTRAÎNEUR ADJOINT HYÈRES (N2), 15 SÉLECTIONS, 2 BUTS EN ÉQUIPE DE FRANCE

"MAINTENANT, C'EST MOI QUI CONDUIS LE MINIBUS"

Installé dans le Var, à Hyères, Marvin Martin est désormais entraîneur adjoint de l'équipe première du Hyères FC, pensionnaire du groupe C de National 2. "Maintenant, c'est moi qui conduis le minibus", plaisante l'ancien international français (15 sélections). Depuis 2019 – et son départ de Reims après onze saisons en Ligue 1 (49 buts) – le milieu offensif a connu la Ligue 2 avec Chambly, puis, stoppé par un genou droit à l'agonie, s'est installé sur la côte méditerranéenne à l'été 2023, dans un certain anonymat.

Une fin abrupte et un saut dans l'inconnu pour l'ancien Sochalien, comparé un peu trop vite en son temps à Zinédine Zidane. "Jusqu'au dernier moment, tu n'as pas envie de penser à la retraite. Quand tout s'arrête, c'est très compliqué." Il se tourne alors vers le coaching et la formation. Dans son apprentissage, il s'occupe d'abord des moins de 17 ans, aux côtés de son ami Anthony Crosland. "Ce sont de super gamins auxquels je suis vraiment attaché. Il faut leur faire comprendre qu'ils sont capables de beaucoup de choses."

Quelques mois plus tard, en mars 2024, il devient l'entraîneur adjoint de l'équipe principale, menée par Lilian Compan, ancien joueur de Caen et de Saint-Étienne. "J'apprends beaucoup à ses côtés. C'est quelqu'un qui a de l'expérience. C'est un métier très compliqué, on ne peut pas être entraîneur du jour au lendemain. Ce n'est pas parce qu'on a été un joueur professionnel que l'on a la fibre pour coacher : c'est quelque chose qu'il faut apprendre."

"MM" a retrouvé à Hyères ce qui l'anime dans le football. "Les gens sont passionnés. Ici, ce n'est pas que du business. C'est une mentalité que j'apprécie." Et le néo-retraité remet parfois ses crampons pendant les entraînements. "Je mets deux ou trois jours à m'en remettre, c'est dur physiquement", blague-t-il. Il veut surtout que ses joueurs ne reproduisent pas ses erreurs. "À un moment donné, sur les sorties, l'alimentation, j'ai parfois manqué de sérieux. Mes joueurs, je leur prends la tête sur le travail et le professionnalisme. Il n'y a que ça de vrai."

HFC HYERES
FFF

JULIEN FAUBERT 42 ANS, FORMATEUR LIGUE MÉDITERRANÉE, 1 SÉLECTION, 1 BUT EN ÉQUIPE DE FRANCE

"J'ESSAIE D'ÊTRE L'ENTRAÎNEUR QUE J'AURAIS RÊVÉ D'AVOIR"

Dans l'histoire des Bleus, Julien Faubert restera le premier joueur à avoir revêtu le numéro 10 après la retraite définitive de Zinédine Zidane. Sa seule cape sous le maillot bleu, le 16 août 2006 en Bosnie-Herzégovine (2-1), auréolée d'un but, à jamais gravé. "Ça a été une fierté pour ma mère. J'en rigole aujourd'hui avec mes fils car, dans mes stats en équipe de France, je suis à 100 % de réussite." Avec un brin de nostalgie, l'ancien milieu ou latéral se remémore sa carrière. "Marquer un but devant 45 000 personnes, jouer la Ligue des champions, chanter *la Marseillaise*... Ce serait mentir de dire que ça ne me manque pas, ça fait partie de mon ADN."

Après avoir raccroché en 2019 à Fréjus Saint-Raphaël, en National 2, l'ex-Bordelais, éphémère joueur du Real Madrid, a obtenu ses diplômes d'entraîneur. De mars 2023 à janvier 2024, il a pris en charge l'équipe première du club avant d'être démis de ses fonctions le 20 janvier 2024. La Ligue Méditerranée lui a alors proposé de prendre en charge des jeunes de 13 à 15 ans. "Dans les structures fédérales, il y a du professionnalisme et des moyens pour travailler. J'essaie de devenir l'entraîneur que j'aurais aimé avoir et j'y prends un plaisir extraordinaire." Avec une génération bien différente de la sienne. "À mon retour à Bordeaux, en 2013, j'ai été choqué par la facilité des jeunes à bomber le torse sans expérience du haut niveau. On a un rôle à jouer pour encadrer cette jeunesse afin qu'elle garde les pieds sur terre."

Formé à l'AS Cannes, Faubert perçoit aujourd'hui les différences de moyens investis dans la formation. "On est extrêmement bien staffés : deux kinés, un préparateur physique, un psychologue, un analyste vidéo, des intervenants de la Ligue et un référent scolarité." Malgré ça, la pression vient souvent polluer la progression. "Après chaque match, les jeunes vont avoir un débrief de leur entourage, qui n'est pas celui d'un professionnel." Le formateur les accompagne face à leurs angoisses. "Je sais ce que ça fait d'avoir la boule au ventre. J'essaie de les relaxer au maximum, de dédramatiser l'échéance. Un match du pôle pour eux, c'est leur finale de Coupe du monde. Mais ce ne sont encore que des enfants."

Au volant de sa voiture de fonction, Stéphane Guivarc'h sillonne les routes bretonnes au gré des devis et des réunions. Il y a dix-neuf ans, le champion du monde 98 s'est reconverti comme commercial pour une entreprise bretonne de construction de piscines. Pendant son temps libre, le soir ou les week-ends, il enfile le costume de président de l'US Trégunc (R2) dans le Finistère et renoue avec son premier amour. "Tout ce que je peux donner en plus du travail et de la famille, je le donne au club. Mais, après des journées de boulot, s'occuper d'un club amateur, ce n'est pas toujours simple."

Dans cette commune de 7 000 habitants, sur la côte de Cornouaille, Guivarc'h reste une star locale, un exemple de réussite. "Les gens sont très reconnaissants mais un jeune de 12-13 ans ne sait plus qui est Guivarc'h aujourd'hui", badine l'ancien buteur. Avec un regret qui le poursuivra toujours : "Il me manque un but en Coupe du monde avec l'équipe de France." Retraité depuis 2002, à 32 ans seulement, le Finistérien est rapidement rentré au pays, à la suite du décès de sa mère. "Si j'avais pu rester proche du monde professionnel, je serais resté. Mais mon père était seul, alors je suis rentré en Bretagne pour être auprès de lui."

C'est dans le club de ses débuts que l'ancien Auxerrois a trouvé refuge. Dans l'organigramme de l'US Trégunc, il a occupé tous les rôles. Joueur, président, entraîneur... Les gens l'ont vu grandir, évoluer, et maintenant prendre de l'âge. "C'est la passion qui l'emporte dans le football amateur, il faut la vivre pleinement. Quand on a ça dans le sang, c'est facile de donner de son temps." Mais il va quitter ses fonctions de président pour se rapprocher des finances du club, afin de dégoter des nouveaux sponsors. Et les atouts commerciaux de Stéphane Guivarc'h se révèlent précieux pour faire face à des résultats sportifs en berne. La saison dernière, l'équipe a terminé en avant-dernière position du Championnat de R1, avec le statut de relégable. "On a dû se tromper quelque part, on n'a pas su s'adjoindre les joueurs dont on avait réellement besoin. Il y a quand même des parallèles avec le monde pro. On a une équipe à construire et si on se trompe, on le paie dans la foulée."

STÉPHANE GUIVARC'H 55 ANS, RESPONSABLE SPONSORING DE L'US TRÉGUNC (R2), 14 SÉLECTIONS, 1 BUT EN ÉQUIPE DE FRANCE

"QUAND ON A ÇA DANS LE SANG..."

Michaël Ciani a quitté le monde pro il y a sept ans mais il a gardé un pied dedans, à travers un rôle de consultant à la télévision. L'autre pied ? Il était jusqu'à cet été dans le foot amateur à Houilles, dans les Yvelines, où l'ex-international français (41 ans) officiait depuis janvier 2023 comme entraîneur de l'équipe principale en R1, le sixième échelon du foot français. Avant la séparation estivale, nous l'avions suivi en fin de saison dernière sur les terrains d'entraînement. Vêtu d'une chasuble, l'ex-défenseur central participait toujours aux séances. Les passes étaient précises, les déplacements, eux, quelque peu engourdis. "Ah, j'peux pas !" se marrait-il à l'époque, charrié par ses joueurs sur une passe en profondeur. Promu pour sa première saison, l'ancien Lorientais et Bordelais avait obtenu le maintien en 2023-2024, avant de jouer les premiers rôles (3e) dans la poule B Île-de-France la saison dernière. Ce qui n'a pas empêché la séparation cet été.

Rompu à la rigueur des échelons supérieurs, Ciani a constamment dû s'adapter au foot amateur et à son lot d'imprévus durant son passage à Houilles. Comme ces messages WhatsApp des joueurs absents qu'on reçoit quelques minutes avant la séance du soir. Vie personnelle, travail, motivation : "Le monde amateur n'est pas facile à aborder. Il y a un état d'esprit à inculquer à certains joueurs. Leurs quotidiens font qu'ils n'ont pas tout le temps la tête au football."

Pour l'aider dans cette aventure, son frère, Amick, l'accompagnait comme bras droit. Un duo habitué au monde pro puisque l'aîné a lui aussi fait carrière – en Belgique et en Écosse – avec moins de réussite que son benjamin. "Quand il m'a proposé de le rejoindre, j'ai vite accepté, détaille Amick. Pourtant, je ne pensais pas que le coaching était fait pour lui." Un regard, un geste suffisent aux frères pour communiquer. "On a la même vision du foot", reconnaît Michaël. Maintenant que l'aventure est terminée dans les Yvelines, l'ancien défenseur cherche un nouveau projet. Sans s'interdire de rêver plus haut. "J'ai envie d'aller côtoyer le niveau que j'ai connu en tant que joueur." **T. L. J.**

MICHAËL CIANI 41 ANS, EX-ENTRAÎNEUR HOUILLES AC (R1), 1 SÉLECTION EN ÉQUIPE DE FRANCE

"LE MONDE AMATEUR N'EST PAS FACILE À ABORDER"

69e CÉRÉMONIE DU

BALLON D'OR

22 SEPTEMBRE 2025

EN DIRECT ET EN EXCLUSIVITÉ
SUR LA CHAINE L'ÉQUIPE

19 h 30	Le tapis rouge
21 h 00	La cérémonie
23 h 40	Le débrief

FRANCE FOOTBALL

UEFA

TRUMP ET LE FOOT, MARIAGE D'INTÉRÊTS

Joueur de golf, fan de baseball, le président des États-Unis, proche de Gianni Infantino, voit la prochaine Coupe du monde comme un moyen de booster son image. *FF* a tenté d'y voir plus clair sur sa relation avec le ballon rond.

Par
Olivier Bossard

Illustrations
Laurent Langeron

we are the best
FIFA
USA
45

Le message date d'avril 2018. 286 caractères balancés sur Twitter, aujourd'hui X, entre deux gorgées de Coca à 13 h 29. À quelques semaines du choix du ou des pays hôtes pour la Coupe du monde de 2026, Donald Trump dégaine son portable pour s'adresser au monde du ballon rond et mettre la pression avec les coudes. "Les États-Unis ont fourni une candidature SOLIDE avec le Canada et le Mexique. Ce serait une honte si les pays que nous soutenons toujours militaient contre la candidature américaine. Pourquoi devrions-nous soutenir ces pays si eux ne nous soutiennent pas (y compris aux Nations unies) ?" Ça mélange tout. Et forcément ça ne plaît pas à tout le monde.

Certaines nations n'apprécient pas le ton menaçant du message, contraire à l'esprit sportif et au fair-play diplomatique. D'autres y perçoivent une influence politique directe et rappellent que l'article 14 du code d'éthique de la FIFA dit que les gouvernements ne doivent pas interférer dans les décisions liées au football. Le Guatemala et le Pakistan avaient été suspendus pour des faits similaires. D'autres encore y voient le message d'un bonhomme qui ne connaît rien au fonctionnement et aux méthodes du sport le plus populaire de la planète.

Mais Donald Trump reste solide sur ses appuis, joue avec ses règles et prend encore sa plume pour écrire, cette fois, directement à la FIFA et inciter les pays à voter en faveur de la candidature américaine. La candidature nord-américaine remporte l'élection, en juin 2018, avec 134 voix contre 65 pour le dossier marocain. L'occasion pour le président US de reprendre son téléphone pour s'envoyer des fleurs. "J'ai travaillé dur sur ce dossier. Nous n'échouons jamais. Ce sera une grande Coupe du monde."

Ancien voisin du controversé Chuck Blazer

Donald Trump s'approprie la victoire américaine et le dit à qui veut l'entendre. Avec cette victoire, les États-Unis reviennent surtout sur le devant de la scène et laissent l'affaire Chuck Blazer loin derrière. En 2011, l'ancien haut dirigeant américain de la FIFA, à la tête de la Confédération d'Amérique du Nord, d'Amérique centrale et des Caraïbes (Concacaf), avait été arrêté pour avoir touché des pots-de-vin lors des processus d'attribution des Coupes du monde 1998 et 2010. Après son arrestation, celui qu'on appelait "Monsieur 10 %", en référence aux commissions qu'il avait l'habitude de demander, avait renseigné le FBI dans l'enquête sur la FIFA et le versement de ces dessous-de-table. Un scandale, le plus important dans l'histoire de l'instance, qui avait coûté son poste de président au Suisse Sepp Blatter, contraint à la démission en juin 2015.

"Chuck Blazer et Donald Trump se connaissaient, explique un journaliste américain bien informé. Mais Trump n'a absolument rien à voir dans toutes ces histoires."

Trump présente Infantino comme "la personne la plus importante, du moins jusqu'à la fin de la Coupe du monde"

ne. De son côté, la Fédération internationale pond un communiqué pour tenter de calmer les mécontents, mais ne convainc personne, ou presque. "En règle générale, nous ne pouvons pas commenter des déclarations spécifiques liées au processus de candidature. Nous ne pouvons que nous référer au règlement de la FIFA pour la sélection du lieu de la compétition finale de la Coupe du monde de la FIFA 2026, et en particulier aux règles de conduite des candidatures qui y sont intégrées." L'indignation mesurée ne change

Les échanges s'arrêtent aux relations de voisinage. Pendant plusieurs années, Blazer loue un appartement à 18 000 dollars par mois pour lui et sa femme et un second à 6 000 dollars pour ses chats dans la Trump Tower sur la Cinquième avenue à New York. Les deux hommes se croisent parfois dans les couloirs de la tour, parlent de tout, de rien, mais pas ou peu de football. "Blazer avait également assisté aux concours Miss Univers organisés par Trump, mais c'est tout, poursuit la même personne. En revanche, il existe une vraie relation entre Trump et le président de la FIFA, Gianni Infantino." Le mot est faible.

Avec Infantino, la bromance

Depuis plusieurs mois, les deux hommes ne se lâchent plus, s'affichent régulièrement ensemble devant les caméras, dans le bureau Ovale, dans les avions, sur les réseaux, partout. Le 20 janvier dernier, lors de l'investiture du président américain, Infantino est le seul dirigeant sportif invité et brosse dans le sens du poil son nouvel ami. Peu de temps après, pendant un sommet politique, Trump demande au président de la FIFA de se lever pour être applaudi et le présente comme "la personne la plus importante, du moins jusqu'à la fin de la Coupe du monde".

En 2018 déjà, l'Italo-Suisse, qui ne cache pas son admiration pour l'animal politique "fait de la même étoffe que certains grands joueurs", s'affichait dans le bureau Ovale de la Maison-Blanche pour parler Mondial. Cet après-midi-là, il offre à Trump deux maillots floqués à son nom avec les numéros 26, en référence à 2026, et 45, pour le 45e président des États-Unis à l'époque. Quelques semaines seulement après avoir reçu le ballon utilisé lors de la finale de la Coupe du monde 2018 en Russie des mains de Vladimir Poutine (le sénateur républicain Lindsey Graham avait déclaré : "Si c'était moi, je vérifierais que le ballon n'est pas truffé de micros !"), le chef d'État US raconte que son fils Barron rêvait de rencontrer le patron de la FIFA. Avant de tenter d'imposer une nouvelle idée : "Je crois que vous appelez votre sport « football ». Peut-être qu'à un moment donné, il faudra changer le nom de la discipline, nous verrons..." Bien tenté, mais raté.

Un Mondial pour briller sur la scène internationale

Le nom du sport le plus populaire du monde n'a pas changé, leur relation non plus. Les deux hommes ne se lâchent plus. En mai dernier, après avoir dévoilé en avant-première le trophée de la nouvelle Coupe du monde des clubs dans le bureau Ovale de la Maison-Blanche, Gianni Infantino part avec une délégation américaine au Qatar et en Arabie saoudite, au milieu des ministres et des chefs d'entreprises •••

••• américains. Mais le déplacement passe mal. Attendu au 75e congrès de la FIFA à Luque au Paraguay dans la foulée, l'Italo-Suisse débarque de son voyage au Moyen-Orient avec plusieurs heures de retard et provoque la colère noire du président de l'UEFA, Aleksander Ceferin, parti avant son arrivée en guise de contestation. "Changer le calendrier à la dernière minute pour ce qui semble simplement arranger des intérêts politiques privés ne rend aucun service au football et semble faire passer ses intérêts au second plan", balance l'instance européenne dans un communiqué.

Donald Trump ne tweete rien sur le sujet, assume tout et fait presque oublier que la Coupe du monde doit aussi se jouer au Canada et au Mexique. En mars 2025, il crée une Task Force Coupe du monde qu'il place sous sa présidence, pilotée depuis Washington. "Cette Coupe du monde lui offre l'opportunité d'utiliser un énorme événement sportif pour se légitimer sur la scène internationale, explique le même journaliste américain. Une sorte de sport-washing. C'est pour ça qu'il parle beaucoup football depuis quelque temps, qu'il reçoit des équipes dans son bureau. Il a compris qu'il pouvait servir ses intérêts. Il voit aussi que le football est l'un des sports qui connaît la croissance la plus rapide au monde."

Son fils Barron fan d'Arsenal

Sa bromance avec Infantino lui permet encore de briller mais en petit comité cette fois, devant son petit-fils Theodore (11 ans), supporter du Paris-SG, et son fils Barron (19 ans), fan inconditionnel d'Arsenal. Le plus grand n'oublie jamais de corriger le paternel quand il utilise le terme "soccer" au lieu de "football". Ancien milieu de terrain des équipes de jeunes de D.C. United, Barron Trump, un temps comparé à Peter Crouch par ses coéquipiers pour sa grande taille, est aperçu en train de tâter du cuir dans les jardins de la Maison-Blanche avec son maillot des Gunners sur le dos. On le voit aussi taper la discussion avec Wayne Rooney, ancien joueur et entraîneur du club de la capitale américaine, invité à venir dîner avec femme et enfants par le paternel.

"Il m'a demandé de donner des cours de football à son fils, avait expliqué l'ancienne superstar de Manchester United, avant d'enchaîner sur une partie de golf avec le président. Il y avait Rudy Giuliani *(ancien maire républicain de New York de 1994 à 2001)* dans la voiturette derrière nous, puis 50 à 100 voiturettes de golf pour la sécurité. Il y avait aussi un bateau sur le lac. Et des snipers dans les buissons. C'était dingue." Le président américain, suiveur de (très) loin du Manchester United de son ami Edward Glazer, copropriétaire du club du nord de l'Angleterre et généreux donateur au moment des campagnes présidentielles, profite de son prestigieux invité pour faire des images devant les caméras et tenter de gagner un début de légitimité auprès des fans de ballon rond. L'occasion est rare, la plupart des footballeurs préférant rester loin du personnage.

"Il est difficile d'admettre que nous ayons choisi le racisme, l'intolérance et le sexisme, et que tout cela soit aussi flagrant" Megan Rapinoe, Ballon d'Or 2019

Alejandro Bedoya, ancien international américain passé par Nantes, pense qu'il est "narcissique, sociopathe et égoïste". Jozy Altidore, ex de Villarreal ou Sunderland, tacle fort aussi : "Je ne comprends pas comment les gens peuvent supporter ce gars." Weston McKennie, témoin improbable avec ses partenaires de la Juventus Turin, des déclarations transphobes du président US entre deux phrases sur la situation en Iran lors d'une visite à la Maison-Blanche en juin dernier pendant la Coupe du monde des clubs, déteste aussi le bonhomme : "À mes yeux, on peut le définir comme un raciste. Je ne pense pas qu'il soit la bonne personne pour le poste de président." La joueuse Alex Morgan menace un temps de se désabonner du compte X de sa mère en raison de ses messages pro-Trump.

Megan Rapinoe, son cauchemar

L'embrouille est encore pire avec la star locale Megan Rapinoe, Ballon d'Or 2019. "Je respecte notre processus démocratique, mais il est difficile d'admettre que nous ayons choisi le racisme, l'intolérance, le sexisme et la xénophobie, et que tout cela soit aussi flagrant", avait expliqué l'icône progressiste, féministe, LGBTQ+, et militante pour l'égalité salariale dans le sport, cauchemar absolu de Trump. En 2023, l'ancienne Lyonnaise rate son tir au but en huitièmes de finale de la Coupe du monde face à la Suède (0-0, 4-5 aux t.a.b.) et prend la porte avec sa sélection. Trump ne la rate pas sur les réseaux sociaux. "Megan ne devrait jamais manquer de respect à notre pays, à la Maison-Blanche ou à notre drapeau. Beaucoup de nos joueuses étaient ouvertement hostiles à l'Amérique. Aucun autre pays ne s'est comporté de la sorte, ni même de façon aussi proche. Le wokisme mène à l'échec. Joli tir Megan, les États-Unis vont en enfer."

Au début des années 1990, Donald Trump brasse des millions de dollars grâce à l'immobilier, loin de la politique et encore plus du monde du ballon rond. Les archives de la télé anglaise le montrent pourtant accueillir, en décembre 1991, le tirage au sort du 5e tour de la Runbelows Cup (un des anciens noms de la Coupe de la Ligue anglaise) dans la Trump Tower. Un épisode improbable. Présentes pour le tirage au sort des qualifications à la Coupe du monde 1994 au Madison Square Garden, les caméras de télévision britanniques veulent profiter du voyage pour demander à Woody Allen ou Robert de Niro de remuer les boules. Mais aucun n'est disponible et le choix se reporte sur Donald Trump, croisé lors d'un cocktail la veille.

"C'était un type normal qui n'avait aucune idée de ce qui se passait, ni de ce que signifiait un tirage au sort pour une Coupe", expliquera plus tard l'un des producteurs de l'émission. Parmi les confrontations tirées ce jour-là, l'une marque particulièrement les esprits et fait réagir Ian St John et Jimmy Greaves, deux anciens pros, présents ce jour-là : Manchester United •••

LE "PELÉ" DU GOLF

Donald Trump aime le golf. Beaucoup. Fin juillet, le site trumpgolftrack.com comptabilisait trente-huit jours de présence sur les greens depuis le début de l'année 2025 pour le président américain, soit 20 % de son temps. Dans un livre paru en 2019, Rick Reilly, ancien journaliste vedette du magazine *Sports Illustrated,* expliquait que le président triche "comme un comptable de la mafia". Certains caddies l'ont même surnommé "Pelé" pour sa manie de taper la balle avec le pied pour la replacer ou la rapprocher du trou sur le green quand son coup ne lui plaît pas. Un drôle d'hommage au triple champion du monde brésilien. L'autre date de juillet dernier et vient de Donald Trump lui-même. Interrogé par la télévision américaine pour savoir qui est, selon lui, le meilleur joueur de football de tous les temps, l'ancien businessman a dégainé le nom du mythique numéro 10. "Il y a de nombreuses années, quand j'étais jeune, un joueur a été ramené pour jouer avec une équipe qui s'appelait le Cosmos de New York *(1975-1977).* Et ce joueur s'appelait Pelé. Il était fantastique. C'est un choix à l'ancienne mais je dirais que Pelé était trop fort." ⬢ O. B.

Trump a longtemps vu le foot comme un sport "qui ne prendra jamais aux USA"

••• contre Leeds United. "Vous ne réalisez pas ce que vous venez de faire là !" Pas vraiment. Les connaissances du bonhomme sur le sujet frôlent le néant. Pendant longtemps, Trump a vu le football comme un sport "qui ne prendra jamais aux USA". Ce qui ne l'a pas empêché de penser y investir quelques billets verts, ailleurs.

Glasgow Rangers et Colombie

En 2012, il se penche sur la situation des Glasgow Rangers, confrontés à une grave crise financière. La mère du New-Yorkais est écossaise, il possède deux parcours de golf dans le pays et aime passer du temps sur place. Mais la situation du club est jugée trop précaire et le projet ne voit jamais le jour. "Nous avons examiné attentivement la situation et nous sommes retirés, avait déclaré une source proche de Trump à l'époque. Cela ne nous semblait pas logique, même si c'est un excellent club." En 2015, quelques mois avant son premier mandat, il jette un œil sur un autre club, dans le cadre d'une série d'investissements en Amsud. Avec Alessandro Proto, homme d'affaires italien qui s'imagine être celui qui a inspiré le personnage de Christian Grey dans *50 nuances de Grey,* il débarque en Colombie et offre 100 millions de dollars pour racheter l'Atlético Nacional de Medellin, club de cœur du narcotrafiquant Pablo Escobar. Les propriétaires en demandent 150 millions et mettent fin aux négociations. "Ils nous prennent pour des idiots", avait pesté Trump.

À New York, la rumeur dit que le petit Donald s'est fait exclure à la mi-temps d'un match de foot organisé en classe de primaire entre écoles du quartier. En 1962, il étudie à la New York Military Academy (NYMA), à une heure de route de Big Apple. Le futur président des États-Unis est alors âgé de 15 ans, fréquente l'école militaire réservée aux fils de riches depuis trois ans, traîne une réputation de dur à cuire et trimballe le brassard de capitaine dans toutes ses équipes de sport. "On le considérait comme un bon athlète, nous explique Sandy McIntosh, l'un de ses anciens camarades de classe. Il n'était pas populaire à l'école, car il ne cultivait pas beaucoup d'amitiés et était connu pour être un solitaire. Il se prenait pour une sorte de Don Juan, dans une école où il n'y avait que des garçons. Mais le sport occupait une place importante à l'académie."

Éphémère milieu de terrain à 15 ans

Donald Trump joue au baseball, au basket, au foot US, est élu "sportif de l'année" de sa promotion en 1963. "C'était un athlète multitâche de haut niveau, avec un talent naturel exceptionnel pour le sport, ajoute Max Garcia Appedole, autre camarade de l'époque. Ce qui le distinguait des autres, c'était son leadership." Pendant un an, il va tenter sa chance avec l'équipe de soccer de son école, les Scarlet Nights, trouve sa place au milieu de terrain et prend encore le brassard. "À cette époque les États-Unis n'avaient aucune expérience du soccer, explique encore Garcia Appedole. C'était un sport en pleine évolution. La NYMA a fait preuve de vision en instaurant cette pratique chez les jeunes, contribuant ainsi à l'ancrage du sport dans le pays. Donald pratiquait le soccer avec intensité." Dans une équipe cosmopolite, également surnommée "les Nosotros" en référence à la majorité de joueurs sud-américains qui la compose. "Je suis moi-même mexicain, souffle toujours Max Garcia Appedole. Il n'est pas raciste, il aime les Mexicains, mais il n'aime pas les criminels, peu importe leur pays d'origine."

L'expérience dure un an, l'équipe gagne trois matches de Championnat sur onze puis Trump retourne vers le baseball, "son sport préféré". "Tout le monde parlait des buts, des exploits réalisés pour sauver les matches, assure Garcia Appedole. Il s'exprimait beaucoup à ce sujet, aimait sincèrement le soccer de haut niveau." Pourtant, encore aujourd'hui à 79 ans, on devine quelques lacunes. En début d'année, dans son bureau de la Maison-Blanche, il dit sa joie de "ne pas avoir été réélu en 2021 pour ne pas rater la Coupe du monde 2026 en tant que président" et répète son impatience d'accueillir le Mondial. "C'est la première fois que cela se produit dans cette partie du monde." Pas vraiment (Mexique 1970 et 1986 ; États-Unis 1994). Mais tout ce qui a été fait avant lui, dans le foot ou en politique, ne compte visiblement pas à ses yeux. ⬢ O. B.

FICHE DE MATCH AU COUP D'ENVOI

MONACO (4-2-3-1) — ENTRAÎNEUR : A. HÜTTER (AUT)

KÖHN
SINGO — KEHRER — SALISU — VANDERSON ➔ 88'
L. CAMARA ➔ 46' — ZAKARIA
AKLIOUCHE — MINAMINO ➔ 70' — BEN SEGHIR ➔ 69'
EMBOLO ➔ 59'
LEWANDOWSKI ➔ 79'
RAPHINHA — PEDRI ➔ 83' — YAMAL ➔ 79'
E. GARCIA — CASADO
A. BALDE ➔ 88' — I. MARTINEZ — CUBARSI ➔ 79' — KOUNDÉ
TER STEGEN

FC BARCELONE (4-2-3-1) — ENTRAÎNEUR : H. FLICK (ALL)

MONACO-FC BARCELONE : 2-1
LIGUE DES CHAMPIONS : 1re JOURNÉE PHASE DE LIGUE 2024-2025

Adi Hütter "ON LES MET SOUS PRESSION !"

L'entraîneur de Monaco a trouvé les clés pour battre le Barça il y a bientôt un an, la seule défaite dans le temps réglementaire des hommes d'Hansi Flick en Ligue des champions la saison dernière. Par Thomas Simon, à Monaco. Photos Christophe Negrel/L'Équipe

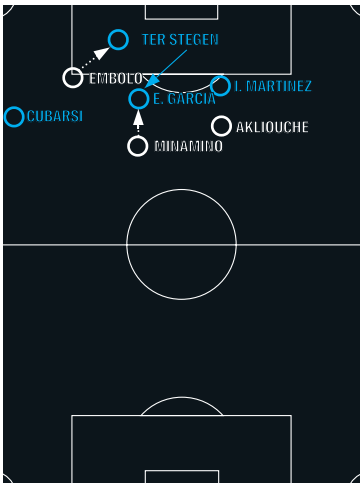
Pour cette troisième confrontation en Ligue des champions entre Monaco et le Barça, le club de la principauté espère décrocher sa première victoire face aux Catalans.

Nicolas Luttiau/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"PERSONNE NE S'ATTEND À NOUS VOIR GAGNER"

"Quelques semaines auparavant *(le 12 août),* nous avions remporté le trophée Joan Gamper face à Barcelone *(3-0, buts de Camara, Embolo et Mawissa, à Montjuic).* Les premières minutes avaient été compliquées, ensuite nous avions pu montrer notre style et notre personnalité. Mais ce ne sera pas le même match… Monaco revient en Ligue des champions *(après six ans d'absence)* et ce sont mes débuts dans la compétition après des éliminations en barrages avec le Red Bull Salzbourg *(2014)* et les Young Boys Berne *(2016 et 2017).* C'est un rêve qui se réalise, pour moi, pour mon adjoint, Christian *(Peintinger).* On est ensemble depuis Berne.

Ça arrive un peu tard, à 54 ans, après environ 600 matches dans différents Championnats, plus de 60 de Ligue Europa. Je pense que je mérite d'être là. C'est aussi une première pour beaucoup de joueurs. J'ai confiance en ce que nous faisons, en notre jeu et en la qualité de mes joueurs. Nous avons bien commencé la saison *(10 points sur 12 possibles en L1),* eux aussi avec cinq succès d'affilée en Liga. Ils sont favoris. Personne ne s'attend à nous voir gagner. On est tous excités, impatients."



Embolo monte sur Ter Stegen et Minamino enclenche le pressing sur Eric Garcia qui, pris de court par la mauvaise passe de son gardien et la vivacité du Japonais, commet une faute et laisse son équipe à dix.

LE PLAN DE JEU
"AKLIOUCHE ET BEN SEGHIR SANS PEUR, ÇA M'IMPRESSIONNE"

"Gagner est toujours l'objectif. Mon approche est de savoir comment nous pouvons convaincre les joueurs qu'ils peuvent gagner. Nous avons besoin de cette conviction, nous devons être courageux pour montrer aux Barcelonais : « OK, nous connaissons vos forces, vos qualités, mais nous sommes prêts. » J'aime que mes joueurs pensent avec leur tête et puissent réagir dans toutes les situations. Se positionner en bloc bas pour défendre, cela peut être un désastre. Les Barcelonais sont trop forts avec le ballon et, lorsque vous courez toujours après, vous vous fatiguez physiquement et mentalement. C'est une raison de dire : « Non, on monte, on les met sous pression ! »

Je connais le style de jeu d'Hansi Flick qui était au Bayern *(2019-2021)* quand j'étais à Francfort *(2018-2021).* Face à un 4-3-3, nous avons l'opportunité de développer des ballons en diagonale et dans les espaces. Ils évolueront avec une ligne arrière haute de quatre joueurs. C'est en trouvant de la profondeur derrière cette ligne qu'on sera une menace. ●●●

Au tableau !

Droitier positionné à gauche, Vanderson déséquilibre le bloc barcelonais par un renversement de jeu à l'opposé sur Akliouche, qui provoque et repique dans l'axe pour ouvrir le score.

••• Pour contrôler leurs trois attaquants, nous plaçons à droite Singo, fort et rapide, face à Raphinha ; à gauche, Vanderson, droitier mais qui peut être le bon joueur face à Yamal. Tout le monde s'attendait à voir Caio *(Henrique)* et ç'a peut-être été une surprise pour Barcelone. Ce choix est dicté par plusieurs idées : que Vanderson puisse défendre avec son pied droit quand Yamal repique avec son pied gauche ; qu'il puisse pénétrer à l'intérieur sur son pied droit car, quand on gagne le ballon, il y a la possibilité d'un déséquilibre par un renversement. Je discute avec Vanderson et lui demande s'il se pense capable de jouer là, face à Yamal. Il me dit qu'il en est certain. Mais il faut travailler en équipe et doubler sur les côtés : Ben Seghir avec Vanderson à gauche et Akliouche avec Singo à droite. C'est l'une des clés pour réussir contre eux.

Pour construire depuis l'arrière, Ter Stegen est l'un des meilleurs gardiens du monde. Mais en analysant certaines situations, nous voyons que le risque est parfois élevé. Lors du Gamper, on les a pressés très haut, et Lamine Camara a intercepté et marqué… Nous ne pouvons pas viser tous les ballons, mais tout le monde doit être prêt à y aller ensemble. Deux jours avant, j'ai une idée précise du onze de départ, mais je le donne la veille. C'est un 4-2-3-1 qui se mue en 4-2-2-2. On a Minamino en 9 et demi qui, en phase de possession, est une option entre les lignes et qui est second attaquant quand on presse. En se plaçant entre les deux centraux, Embolo doit les empêcher de sortir. Avec le ballon, il faut être courageux et jouer, être proches du porteur. Six sont novices *(Singo, Salisu, Vanderson, Camara, Akliouche et Ben Seghir)*. Je les sens heureux de jouer, surtout les jeunes, Maghnes et Eliesse, qui veulent montrer combien ils peuvent être bons. Ça m'impressionne de les voir sans peur, enthousiastes mais concentrés."

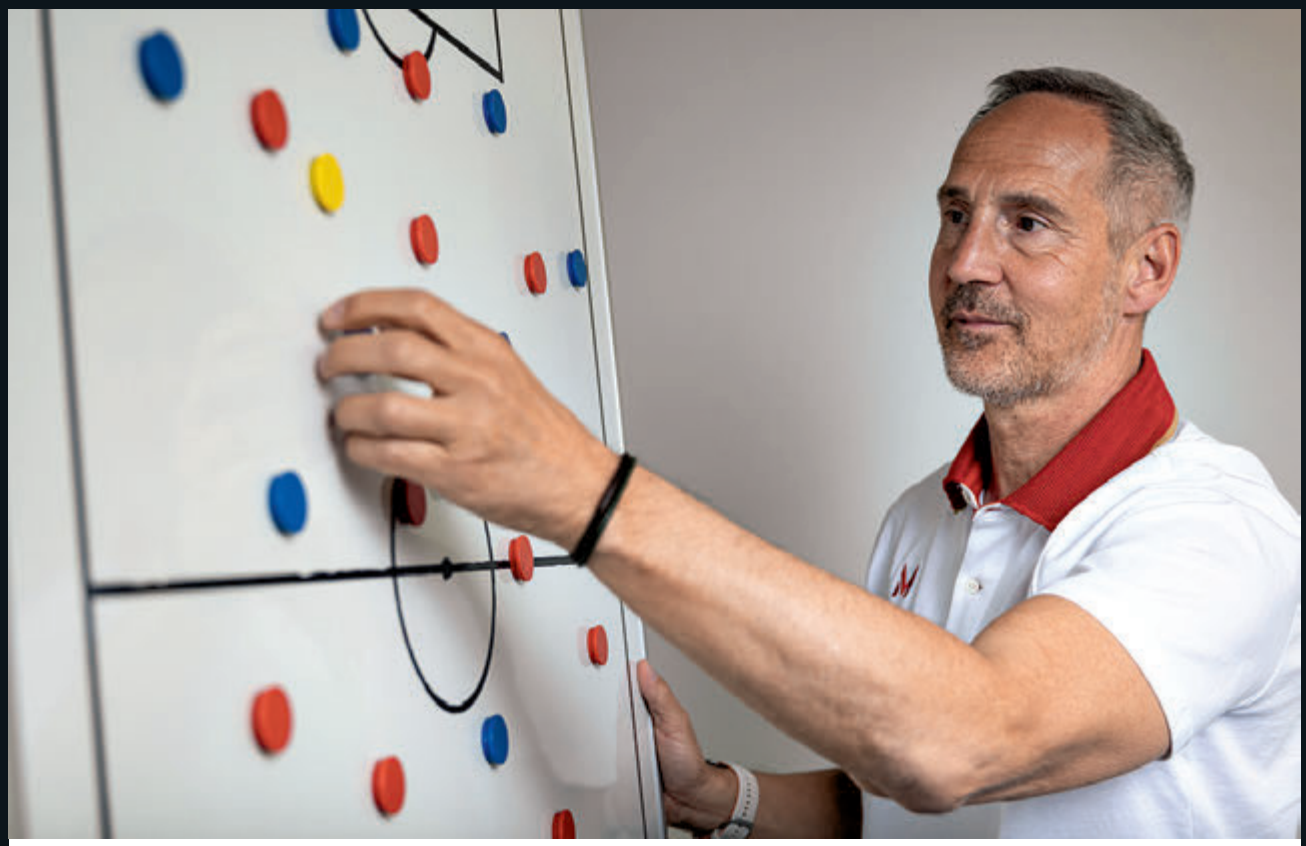
11e minute, le tournant de la rencontre selon Adi Hütter : l'expulsion d'Eric Garcia, le milieu barcelonais.

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"UNE DES MEILLEURES SENSATIONS QUE VOUS POUVEZ ÉPROUVER"

"Il y a l'hymne, le moment est magique. Je me dis : « Tu es l'entraîneur de Monaco et tu affrontes le FC Barcelone. Tu es maintenant au bon endroit. » Ç'a peut-être duré dix secondes. Une fois que ça commence, Ligue des champions ou non, tu veux gagner. Très vite, il y a ce rouge *(11e)*. Nous l'avons provoqué en pressant. L'équipe le savait, déjà en amical, ils avaient commis une erreur et là, une nouvelle fois, avec *(Eric)* Garcia. Minamino a été mon joueur à Salzbourg, il avait appris à presser dans ce genre de situation, et savait qu'il devait y aller. Cette expulsion est un point clé, peut-être ce qui nous a permis de gagner ce match. Ce qui change un peu, c'est ici *(il montre la tête)*. Je leur demande de continuer, de jouer vers l'avant.

On savait qu'ils pouvaient presser haut, essayer de bloquer un côté. Mais quand ils n'y parviennent pas, leur organisation n'est pas optimale, ce qui permet de trouver de la profondeur ou de changer le jeu à l'opposé. Alors ce renversement de Vanderson pour le but de Maghnes, qui fait parler sa technique *(16e)*… C'était une instruction. Quand vous mettez en place un plan et que ça se concrétise par un but, c'est l'une des meilleures sensations que vous pouvez éprouver. Quand Yamal égalise *(28e)*, il y a un duel avec Vanderson, il le touche, il n'y a pas eu faute mais je pense que

Maghnes Akliouche ouvre le score à la 16e minute grâce à un pressing haut de Vanderson, préféré à Caio Henrique.



Une seule action, de classe, suffit à Lamine Yamal pour permettre aux Catalans d'égaliser (28e minute)

Vanderson s'attend à ce que ce soit sifflé. Ensuite, il se retrouve en un-contre-un face à Salisu. Yamal est un joueur fantastique. Il l'a montré sur cette action mais, honnêtement, on l'a vraiment bien contrôlé sur le match. Après cette égalisation, il y a de l'agacement, je réfléchis, mais je ne doute pas. Nous avons encore soixante minutes pour gagner. J'essaye toujours de montrer du caractère au bord du terrain. L'entraîneur doit transmettre de l'énergie. Les joueurs ressentent qu'on croit en eux. Le langage corporel est très important. Avec la communication non verbale, vous pouvez dire beaucoup."

LA MI-TEMPS
"AVEC GOLOVINE, JE CHERCHE DE LA TECHNIQUE, PLUS DE SÛRETÉ"

"Les joueurs ont quelques minutes de récupération, puis viennent les consignes, les séquences vidéo, pour qu'ils voient ce qui fonctionne bien et moins bien : « Vous vous débrouillez bien. Plus nous défendons haut, plus nous sommes proches de leur but. Ils peuvent commettre une nouvelle erreur. Soyons une menace. Et restez concentrés sur leurs trois attaquants. » C'est un match ouvert, dangereux. On a un joueur de plus, ça peut aussi être une pression. Je me demande comment modifier un peu la structure, avec quels joueurs, pour avoir davantage de contrôle. Après l'égalisation, nous éprouvions des difficultés car nous perdions trop la balle. Peut-être que je n'étais pas tout à fait satisfait de Camara, qui avait perdu dix ballons. Je le remplace par Golovine. Avec lui, je cherche de l'expérience, de la technique, plus de sûreté." •••

En forçant Yamal à plonger dans l'axe, Vanderson se donne les moyens de défendre sur son pied fort, le droit, et, avec l'aide de Ben Seghir, qui l'épaule défensivement, le prodige du Barça est souvent maîtrisé.

Nicolas Luttiau/L'Équipe - Fred Dides/Psnewz

Au tableau !

Près d'un an après, Adi Hütter ressent toujours la même émotion à l'idée d'évoquer son premier match de C1 sur un banc de touche.

LE COACHING ET LA SECONDE PÉRIODE

"MA RÉPONSE EST DE METTRE DEUX ATTAQUANTS RAPIDES ET PUISSANTS"

"Nous avons le contrôle, n'est-ce pas ? Il y a seulement cette intervention de Köhn, loin de son but, devant Raphinha. Il a pris un risque, s'il arrive une seconde plus tard, c'est rouge. Yamal et Lewandowski étaient sous contrôle. Lorsque ces deux joueurs et Raphinha ne pèsent pas, les chances de gagner sont plus fortes. Embolo commence à être fatigué. George Ilenikhena va nous apporter sa fraîcheur, sa jeunesse, sa puissance. Avant qu'il n'entre *(59e),* je lui rappelle qu'il a déjà marqué avec *(Royal)* Antwerp contre Barcelone *(le but de la victoire, 3-2, le 13 décembre 2023).* C'est juste pour la motivation. Puis c'est Caio Henrique à la place d'Eliesse *(69e)*, fatigué. Il peut évoluer à ce poste tout en aidant à défendre sur Yamal. Même à dix, Barcelone veut gagner. Hansi Flick continue à vouloir nous pousser à reculer. Ma réponse est de dire non et de mettre deux attaquants rapides et puissants. Balogun remplace Minamino *(70e).* C'est la possibilité pour nous de tuer le match. C'est une bonne option puisque juste après cet ajustement tactique, Ilenikhena inscrit le second but *(71e).*

Je suis chanceux. *(Il rit.)* Cette modification était pour prendre à défaut leur ligne de défense dans le dos. Cubarsi est rapide, mais Martinez pas tant que ça. Quand tu regardes leur alignement sur le second but, ce n'est pas bien organisé. C'est Vanderson, encore de son pied droit, qui trouve l'espace par la passe… Les changements ont payé. Les dernières minutes sont stressantes. Ils sont un peu dangereux sur quelques coups de pied arrêtés mais nous défendons bien. Au coup de sifflet final, c'est l'explosion."

George Ilenikhena redonne l'avantage aux Monégasques (71e). Le Nigérian sera désigné homme du match.

Nicolas Luttiau/L'Équipe

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

CE QU'IL EN RESTE
"ÊTRE TOUJOURS MIS EN AVANT. JE N'AIME PAS ÇA"

"Je suis fier de ce que nous venons de réaliser tous ensemble, heureux pour tous ceux qui travaillent pour ce club. L'entraîneur principal est toujours mis en avant. Je n'aime pas ça. Il y a tout un staff derrière. Je fais partie du succès, mais tous les autres aussi. Les choix de départ, ainsi que ceux durant la rencontre, ne sont pas que les miens. Avant, avec tout le personnel technique, nous partageons nos points de vue, je veux comprendre leurs idées, et oui c'est moi qui prends la décision finale. Durant le match, c'est mon idée de faire entrer Ilenikhena puis Balogun et de les associer devant. Mais je la soumets à mon équipe technique. Nous pouvons être fiers d'être la seule équipe à avoir battu Barcelone en Ligue des champions *(dans le temps réglementaire ; le Barça a été éliminé en demies par l'Inter Milan, 3-3, 3-4 a.p.).*" ⬢ T. S.

LES STATS

MONACO		FC BARCELONE
56 %	POSSESSION	44 %
18	TIRS	4
8	TIRS CADRÉS	1
1,32	EXPECTED GOALS	0,41
432	PASSES	341
6	HORS-JEU	2
364	PASSES RÉUSSIES	273
16	FAUTES COMMISES	14
54 %	DUELS GAGNÉS	46 %
107	DISTANCE PARCOURUE (KM)	104

LES BUTS

1-0 Akliouche (16e, passe de Vanderson)
1-1 Yamal (28e, passe de Casado)
2-1 Ilenikhena (71e, passe de Vanderson)

La joie d'Adi Hütter au coup de sifflet finale. Le scénario du match a validé ses choix d'hommes et de plan de jeu.

LE QUIZ D'ADI : 4/9

"Combien de cartons a distribués l'arbitre ?
Sept ? Sept est toujours un bon chiffre. (**FAUX**. Neuf, huit avertissements et un carton rouge.) **0/1**

Sept des huit avertissements ont été donnés à des joueurs. Qui a écopé du huitième jaune ?
Hansi *(Flick)*. (**VRAI.** Le coach du Barça à la 79e.) **1/2**

Quelle était la nationalité de l'arbitre, Allard Lindhout ?
Je dirais nord de l'Europe. Suédois ? Norvégien ? (**FAUX**. Il est néerlandais.) **1/3**

Deux des trois buteurs ont inscrit leur premier but en Ligue des champions, lesquels ?
Maghnes Akliouche et Yamal. (**VRAI.**) **2/4**

Quelle équipe a le plus couru ?
Barcelone. (**FAUX.** Monaco, 107 km. FC Barcelone 104.) OK, mais avec un joueur en plus… **2/5**

Combien de tirs depuis l'intérieur de la surface a tentés Monaco ?
Onze. (**FAUX.** 14.) **2/6**

Combien de tirs cadrés par le FC Barcelone ?
Trois ou quatre. (**FAUX.** Un seul, le but signé Yamal.) Oh, c'est une grande surprise ! **2/7**

À 18 ans et 34 jours, George Ilenikhena est devenu le plus jeune buteur de Monaco en Ligue des champions. Qui a-t-il battu ?
Kylian Mbappé. (**VRAI.** 18 ans et 63 jours pour l'international français.) **3/8**

Un immense sportif qui n'a jamais pratiqué le foot était dans les tribunes. De qui s'agit-il ?
Air *(Michael)* Jordan. On savait qu'il était là, c'était une belle surprise. (**VRAI.** La légende du basket était accompagnée de sa femme en tribune VIP.) **4/9**" ⬢ T. S.

Ville de foot

Métamorphosé après des décennies de violence, l'ancien fief de Pablo Escobar, devenu destination tendance, vit sa passion viscérale pour le foot sur un fil. Les vieux démons ne sont jamais loin.

ATLAS

Medellin, Colombie.
Population
2,4 millions d'habitants (aire métropolitaine : 4,1 millions d'habitants).
Température moyenne l'hiver 23 °C.
Température moyenne l'été 22,9 °C.
Ensoleillement
7 heures par jour en moyenne
Précipitations
231 jours par an.

À seulement 38 ans, Alvaro - le prénom a été modifié - a vu la mort sous tous les angles. Des amis sont tombés sous les balles, d'autres ont été terrassés par la came. Lui a perdu l'œil gauche. "Un coup de couteau reçu à la sortie du collège", lâche-t-il sans sourciller. Avachi sur une chaise en plastique, quelque part dans une planque bordélique, le cogneur au crâne dégarni débite son histoire sans attendre les questions. Il aime la photo, les graffitis et le football. Il s'imaginait journaliste. Des passions réduites à néant. Le borgne sort de 16 piges dans une prison de haute sécurité, sept complices ont également été condamnés. Tous pour le même crime : "Homicide aggravé." La victime, un jeune homme à peine majeur, supportait l'Atlético Nacional, le plus grand club de Medellin et de Colombie. Ce qui, dans l'esprit des coupables, en faisait un ennemi en puissance. "Je ne l'ai pas tué, mais j'ai payé pour tout le mal que j'ai fait avant", assure le repris de justice. Derrière les barreaux, il a "médité" sur ce "chapitre noir" de sa vie, écrit avec des grenades, des battes de baseball et des flingues. Puis, il a retrouvé la lumière avec cinq nouveaux tatouages à l'effigie du Deportivo Independiente Medellin (DIM), l'autre club de la deuxième ville du pays *cafetero*.

Le malfrat incarne une sale époque. Celle du cycle infini de la violence, dans laquelle narcotrafiquants, guérillas, paramilitaires et armée ont plongé la nation durant des décennies. Un conflit inter-

MEDELLIN
GUERRE ET PAIX

Par
Thomas Broggini, à Medellin (Colombie)

Photos
Liliana Merizalde/L'Équipe

ne qui, selon la Commission de la vérité (une entité créée dans le cadre des accords de paix de 2016 entre le gouvernement et la guérilla des Forces armées révolutionnaires de Colombie), a causé la mort d'au moins 450 664 personnes entre 1985 et 2018, la majeure partie (28 %) dans le département d'Antioquia, dont Medellin est la capitale. Sans compter les centaines de milliers de disparitions, de victimes de déplacements forcés, de séquestrations et de tortures.

De la guerre des cartels au street art

Le monde du foot n'a pas été épargné et le derby de la ville, gangréné par les embuscades et les règlements de compte, a longtemps été infréquentable. "Mais c'est terminé, promet Alvaro. On est fatigués de s'entretuer."

Le panorama a radicalement changé dans "la ville de l'éternel printemps", autrefois réduite, aux yeux du monde, à la cocaïne et à la guerre des cartels, en plein règne du narco-terroriste Pablo Escobar. Près de trente-deux ans après la mort du bandit milliardaire, la métropole perchée à 1538 m d'altitude dans la vallée d'Aburra, à neuf heures de route de Bogota, est désormais une destination tendance qui attire voyageurs et investisseurs. Un incroyable basculement illustré par les chiffres : capitale mondiale du crime en 1991 (6 809 assassinats en un an, soit presque 19 par jour), la cité colombienne a enregistré, en 2024, son taux ...

PRATIQUE

Décalage horaire - 6 heures en hiver, - 7 heures en été.
Distance Paris-Medellin 8 600 km.
Vol Paris-Medellin De 13 heures (une escale) à 20 heures (deux escales).
Prix du billet d'avion 700 à 1100 euros l'aller-retour.
Nuit d'hôtel De 20 à 100 euros.
Trajet aéroport - centre-ville 25 euros en taxi.
Ticket de transport en commun De 0,50 à 0,80 euro.

Ville de foot

À l'instar de l'ambivalent et fantasque René Higuita, gardien de but célèbre pour son coup du scorpion et originaire du coin, la cité colombienne reste tiraillée par ses dualités internes. Y compris dans le football avec la rivalité opposant les deux grands clubs locaux, l'Atlético Nacional et le Deportivo Independiente Medellin (DIM).

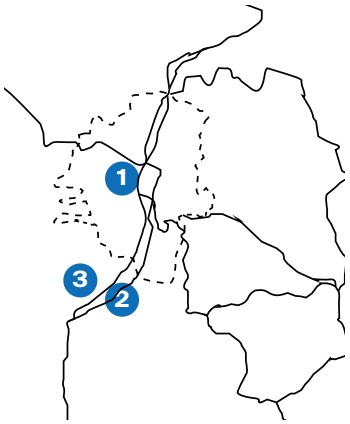
••• d'homicide le plus faible depuis 1942 (319 meurtres, soit moins d'un par jour). La délinquance subsiste, le tourisme sexuel fait des ravages, mais il suffit de s'y promener pour constater la métamorphose. En prenant, par exemple, le métro aérien puis le téléphérique en direction de la Comuna 13, la vitrine du renouveau de Medellin.

Ce bidonville construit à flanc de colline constituait, au début des années 2000, l'épicentre de la violence locale. Le quartier est aujourd'hui un temple du street-art et de la culture hip-hop où les curieux s'agglutinent dans un dédale vertical de ruelles colorées et de fresques dispersées autour d'un escalator en plein air. Démonstrations de breakdance, battles de rap et chansons improvisées : il plane une énergie créative contagieuse, à l'image de cette ville érigée en nouvelle Mecque du reggaeton, un genre musical originaire de Porto Rico. Comme l'art, le football contribue à la pacification de l'environnement. Au pied d'un entassement d'habitations délabrées, un vaste terrain en sable rassemble les âmes en peine de la zone. Voici le siège du Club Deportivo *Semillas de Vida y Paz* ("Graines de vie et de paix"), créé en 2008 par Willington Cano. Ancien milieu de terrain, ce dernier a "vécu la tragédie du conflit armé" de près. "Mon père a failli mourir en prenant une balle pendant l'opération Orion *(une intervention militaire sanglante, fin 2002, au pic de la guerre des gangs dans la Comuna 13),* retrace-t-il. J'ai perdu de nombreux proches. Alors, j'ai arrêté ma carrière pour me consacrer à ce projet. L'objectif est de donner de l'espoir aux jeunes."

Système D, Karol G et Putellas

Adepte du système D, l'association est soutenue par la chanteuse Karol G, superstar originaire de Medellin, et l'ancien Rennais Juan Quintero (2015-2016), né dans le quartier. L'Espagnole Alexia Putellas, double Ballon d'Or, a discrètement visité les lieux, en 2024. "Une surprise magnifique", s'émerveille le bénévole, avant de rappeler la dure réalité : "L'un de mes joueurs s'est fait tuer par un pédophile l'an passé. On sauve des vies, mais il y a toujours des drames." Ses 300 protégés trouvent refuge à "la Bombonera", le surnom donné au terrain en référence au stade de l'équipe argentine de Boca Juniors. "C'est un endroit magique pour des gamins en manque de bonheur", justifie Magaly Holguin, une dirigeante, pendant que des chiens errants se mêlent à l'entraînement du soir.

Nicolas Correa Morales, numéro 10 technique, interrompt un exercice pour confirmer les bienfaits de la thérapie par le ballon. "J'ai vu un cadavre au coin de ma maison quand j'avais 7 ans, confesse-t-il, adossé à un grillage rouillé sous le ciel menaçant. J'ai grandi avec la peur de sortir de chez moi, elle a disparu quand j'ai commencé le foot ici." Malgré la rusticité des infrastructures, le club amateur fait parler de lui, avec plusieurs titres régio-



STADES

1. Estadio Atanasio-Girardot
Carrera 74, Laureles, Medellin.
Clubs résidents
Atlético Nacional et Deportivo Independiente Medellin.
Inauguration 19 mars 1953 (rénové en 2011 et 2021).
Capacité 45 000 places.

2. Estadio Polideportivo Sur
Carrera 48, Poblado del Sur, Envigado.
Club résident Envigado FC.
Inauguration 1992 (rénové en 2010).
Capacité 14 000 places.

3. Estadio Metropolitano Ciudad de Itagüi
Calle 36, Pilsen, Itagüi, Antioquia.
Club résident Leones FC (D2).
Inauguration 1994.
Capacité 12 000 places.

4. Estadio Alberto-Grisales
Rionegro, Antioquia.
Club résident Aucun.
Inauguration 1978.
Capacité 14 000 places.

naux et des joueurs transférés dans des Championnats professionnels aux États-Unis, au Portugal ou en Géorgie. “Les jeunes des quartiers sont stigmatisés, mais il y a beaucoup de talent par ici, assure Leiner Arnelise Orejuela, ancien défenseur pro devenu coach au sein de la pépinière. On est là pour les aider comme on peut, les écouter et leur faire comprendre qu’ils ne sont pas seuls.”

À Medellin, le football n’est pas uniquement un outil d’intégration. À l’origine, il est aussi une passion viscérale étalée sur les murs, les poteaux électriques et sous les ponts, où les graffitis à la gloire de l’Atlético Nacional et du DIM sont exposés comme pour revendiquer des territoires. Un match qui se prolonge jusque dans les cimetières, à en juger la quantité de tombes décorées aux couleurs de chaque équipe. “C’est la ville de foot la plus importante de Colombie devant Cali et Bogota”, estime Juan Felipe Cadavid, journaliste chevronné de Caracol Radio, rappelant au passage l’existence de “deux autres clubs méconnus” en périphérie de Medellin (l’Envigado FC, en D1, et le Leones FC, en D2).

Le scorpion, Pablo Escobar et la cocaïne

Un joueur personnifie à merveille cette cité complexe et fascinante, réputée pour sa chaleur humaine, sa résilience et son esprit entrepreneurial : l’ancien gardien international René Higuita (58 ans, 68 sélections). Élevé dans le quartier populaire de Castilla, “El Loco” (“le fou”) a alterné les gestes de génie et les frasques au fil de sa carrière, souvent résumée à ce célèbre “coup du scorpion” réalisé lors d’un match amical contre l’Angleterre (0-0) à Wembley, en 1995. Plus que pour cet arrêt insensé, le showman chevelu est devenu une légende vivante en Colombie grâce à ses sorties spectaculaires balle au pied, ses 41 buts en matches officiels (37 penalties, 4 coups francs). Et pour avoir offert à l’Atlético Nacional son premier titre en Copa Libertadores, la Ligue des champions sud-américaine, en 1989. Une équipe qui a constitué, rappelle-t-il, “la base de la sélection lors de la Coupe du monde 1990”, après vingt-huit ans d’absence.

Aux prouesses se joignent les zones d’ombre : une amitié assumée avec Pablo Escobar, un séjour de sept mois en prison pour avoir joué les intermédiaires afin d’obtenir la libération d’une adolescente kidnappée – ce qu’interdisait la loi –, deux contrôles positifs à la cocaïne (2002 et 2004)… Mais la popularité du portier-libéro, qui se dépeint comme “l’homme le plus parfaitement imparfait du monde”, reste intacte. “On a triomphé à une époque très difficile pour le pays, note Higuita, devenu entraîneur des gardiens dans son club de cœur. Il y avait beaucoup de terrorisme et d’affrontements entre narcos. La seule chose qui permettait aux gens de s’évader, c’était le foot, un moyen de diversion et de joie.” En théorie, car le sport natio- •••

Ville de foot

Autrefois sulfureuse, Medellin a choisi la voie de la rédemption. À l'image de la Comuna 13, bidonville criminogène jusqu'au début du siècle, désormais prisé pour sa contre-culture. Le football y joue un rôle social chez les jeunes, qui y trouvent un refuge face aux affres du passé et à la résurgence ponctuelle de la violence.

••• nal a également été frappé par l'horreur, bien au-delà des soupçons entourant l'influence des organisations criminelles dans certains succès des trois plus grands clubs colombiens (Atlético Nacional, Millonarios, América de Cali).

Les sicarios et les survivants

La sulfureuse Medellin a ainsi été victime de deux des plus profonds traumatismes de l'histoire du foot. Fin 1989, avec l'assassinat par des *sicarios* (tueurs à gage opérant pour les cartels) de l'arbitre Alvaro Ortega, quelques jours après un match perdu par le DIM à Cali. Et à l'été 1994, avec le meurtre à la sortie d'une discothèque du défenseur international Andrés Escobar (sans lien de parenté avec le baron de la drogue), buteur contre son camp dix jours plus tôt face aux États-Unis (1-2), au premier tour du Mondial. Une statue du joueur, idole de l'Atlético National, se dresse dorénavant dans le quartier de Belén, à l'entrée d'un complexe sportif flambant neuf.

"Les habitants de Medellin sont des survivants, constate le philosophe Jorge Giraldo Ramirez, fan du DIM. On a appris à se déplacer dans cette ville comme dans un territoire en guerre. On évitait par exemple de passer devant un poste de police par peur d'un attentat à la bombe. Comme tout le monde, j'ai vu des tanks et des assassinats en pleine rue." C'est dans ce "climat très anxiogène" qu'il faut appréhender la construction moderne de

ON VISITE QUOI ? *Bus des airs et Botero*

1. Metrocable
Inauguré en 2004, ce réseau de télécabines urbain érigé en exemple dans toute l'Amérique latine a transfiguré Medellin en désenclavant les quartiers défavorisés de la périphérie, souvent construits à flanc de colline. Emprunter ce "bus des airs", c'est admirer l'urbanisme spectaculaire de la ville.

2. Museo Casa de la me*moria*
Gratuit, cet émouvant musée retrace l'histoire du conflit armé à Medellin et dans toute la Colombie à travers photos, vidéos, expositions temporaires, témoignages de survivants, etc. Son objectif : se souvenir et comprendre, afin de construire une paix durable. Indispensable.

3. Comuna 13
Ce quartier autrefois infréquentable symbolise la métamorphose de Medellin : ravagé par la violence et le narcotrafic jusqu'au début des années 2000, il est devenu un musée à ciel ouvert du street art et de la culture hip-hop.

4. Plaza Botero
Cette vaste place héberge vingt-trois sculptures en bronze du célèbre artiste colombien Fernando Botero disséminées autour de l'incontournable musée d'Antioquia et du Palais de la culture Rafael Uribe Uribe. Point de départ idéal pour une balade dans le centre-ville.

5. El Poblado
Situé au sud, ce quartier moderne et cosmopolite concentrant bars, hôtels, cafétérias, restaurants et discothèques à la mode est devenu le point de repère favori des voyageurs, de la jeunesse et des oiseaux de nuit. Une zone verdoyante et relativement sécurisée où il fait également bon flâner en journée.

la rivalité entre les deux grands clubs de la ville. D'un côté, l'Atlético Nacional, dix-huit fois champion national, double vainqueur de la Libertadores (1989, 2016), 15 millions de fans revendiqués. De l'autre, le Deportivo Independiente Medellin, six couronnes en D1, 45 ans sans titre entre 1957 et 2002, présenté comme l'équipe du peuple. L'autoproclamé *Rey de Copas* ("roi des Coupes"), fondé en 1947, contre l'historique *Rey de Corazones* ("roi des cœurs"), né en 1913. Deux voisins qui se détestent et partagent un même stade, dans le quartier fleuri de Laureles. "Le derby le plus folklorique de Colombie", témoigne Mauricio Molina, ancien milieu du DIM. Le *clasico paisa* (du nom des habitants de la région) présente une particularité : il se dispute en présence des supporters de chaque club. Une rareté en Amérique latine, où les fans visiteurs sont souvent interdits de stade afin d'éviter tout incident. Jorge Giraldo Ramirez s'étonne du chemin parcouru. "Il y a vingt-cinq ans, j'assistais à tous les matches sauf au derby, confesse l'intellectuel. Car porter le maillot de ton équipe faisait de toi une cible, en ville et au stade."

Le dialogue et l'étincelle

En première ligne de l'escalade sanglante, les *barras populares,* des groupes d'ultras nés à la fin des années 1990, ont opéré un rapprochement, encadré par des politiques publiques audacieuses. "Ce processus s'est matérialisé en 2014 avec le « plan national de sécurité, de confort et de cohabitation dans le football », précise Alirio Amaya, l'un des auteurs de ce projet ayant pour ambition de "ramener la paix dans les tribunes". Immense défi. "La guerre a laissé des cicatrices, juge l'expert. Mais le dialogue constant porte ses fruits. La violence touche 1 % des 1 100 matches professionnels organisés chaque année en Colombie entre la D1, la D2 et le foot féminin. Elle a diminué, mais ne s'est pas éteinte." Les vieux démons rôdent.

Un exemple parmi d'autres : en septembre 2024, des affrontements à l'arme blanche entre ultras de l'Atlético Nacional et du Junior de Barranquilla ont fait au moins 45 blessés, entraînant l'arrêt de la rencontre et une sanction de six matches à huis clos à l'encontre du géant de Medellin. "Il suffit d'une étincelle pour embraser la situation", soupire le sociologue Raul Martinez, l'un des leaders de *Los del Sur,* la principale barra de l'Atlético Nacional. Conscient de "l'équilibre fragile" sur lequel repose l'accalmie actuelle, ce dernier préfère relever "le rôle social essentiel" des barras, injustement regardés de travers selon lui. "On organise des activités culturelles et artistiques dans les quartiers isolés, les écoles ou les prisons", énumère le chercheur à lunettes, interdit de stade pour avoir, d'après la justice, joué un rôle indirect dans les graves incidents ayant éclaté en marge d'un match contre l'América de Cali, en •••

Perchée à 1 538 m d'altitude dans la vallée d'Aburra, la cité sud-américaine, autrefois connue pour son ultraviolence, a été pacifiée. De 6 809 assassinats par an en 1991, la ville a enregistré en 2024 son total d'homicides annuel le plus faible depuis 1942 : 319 meurtres.

Après avoir été un vecteur de violence, les barras populares, groupes ultras créés à la fin des années 1990, ont participé en partie à l'apaisement dans les stades de Medellin. Le logo de "Los del Sur", la principale barra de l'Atlético Nacional, se retrouve sur les murs de la ville. Ce genre de groupes joue parfois le rôle de l'État en aidant les plus démunis.

••• avril 2023 (89 blessés, dont une trentaine de policiers). Des accusations qu'il nie férocement. "Sans nous, il y aurait encore plus de violence, réplique-t-il. Et beaucoup de jeunes termineraient dans la rue ou les cartels."

Drogue tusi et pogo

Autre fan du *Verde,* l'anthropologue Juan Fernando Rivera Gomez a étudié le phénomène des ultras de l'intérieur. "Les barras ne sont pas seulement constitués de jeunes qui fument, boivent et se battent, prolonge-t-il. En Colombie, elles jouent aussi un rôle que l'État n'est pas toujours capable d'assurer. On l'a vu durant la pandémie de Covid, où elles ont aidé les plus démunis. Le foot ne génère pas de violence, contrairement aux idées reçues. La violence utilise le football pour être véhiculée. C'est un phénomène social." L'un des chefs de la *Rexixtenxia Norte,* la barra historique du DIM, plaide le malentendu : "Le stade est une version réduite de la ville", schématise-t-il, conscient qu'il reste toutefois un univers "très masculin" et que "les rechutes" sont inévitables. "Mais on a construit une relation de confiance et de respect avec nos rivaux, insiste le boss, sans vouloir rendre son identité publique. On montre le droit chemin aux jeunes. On est capables de cohabiter."

Début mai, le 339e clasico de Medellin en apporte la démonstration. La veille, des membres de chaque barra, qui se réunissent une fois par semaine en présence de responsables publics, inaugurent conjointement deux œuvres murales au bord d'une artère embouteillée. "C'est un événement symbolique pour rappeler à la société que le foot est une fête à vivre en paix, explique Manuel Villa Mejia, secrétaire en charge de la Sécurité et de la Cohabitation à la mairie. Ce travail de coopération est difficile mais nécessaire. Des politiques sont déjà venus d'Argentine (où les supporters visiteurs ont été interdits entre 2013 et 2025 en D1) pour s'en inspirer."

Le matin du match, sommet de la 17e journée du Tournoi d'Ouverture du Championnat, la presse prédit un "duel bouillant" entre l'Independiente Medellin (5e), qui évolue "à domicile" à l'Estadio Atanasio-Girardot, et son puissant adversaire (2e). L'avenida Setenta sert de QG aux supporters de l'Atlético Nacional, en maillot vert et banc. Les bouteilles d'*Aguardiente* (littéralement "eau ardente") circulent au milieu des fumées de cannabis et des détonations de *papas bomba* (dispositifs explosifs artisanaux). Pendant que les plus calmes dégustent une *arepa* ou une *bandeja paisa* (*voir l'encadré consacré aux spécialités locales page 55)* à même le trottoir, des types au regard malveillant tapent sans gêne du *tusi,* une drogue dévastatrice sous la forme d'une poudre rose. Un kilomètre plus loin, l'atmosphère est tout aussi fiévreuse devant l'Obelisco, lieu de ralliement des fans du *Poderoso,* où le déluge soudain n'empê-

ON MANGE QUOI ? *Viande, haricots et festival de canne*

1. Arepas
Des pains de maïs ronds et plats généralement farcis de plusieurs garnitures : poulet, jambon, avocat, haricots noirs, fromage, sauce… À déguster tout au long de la journée. Un grand classique de la gastronomie locale.

2. Bandeja paisa
Le plat emblématique du département d'Antioquia, dont Medellin est la capitale. Il se compose d'une dizaine d'ingrédients : riz, bœuf, chorizo, chicharron (viande de porc séchée), haricots rouges, banane plantain frite, avocat, oignons, tomates, œuf sur le plat… Économique et très costaud.

3. Aguardiente
Une eau-de-vie douce et anisée dont les Paisas (habitants de Medellin et du département d'Antioquia) raffolent et qu'ils désignent comme le "guaro". Distillé à partir de mélasses, de miel et de sucre de canne, cet alcool transparent est un classique les jours de match.

4. Sancocho
Un ragoût traditionnel et réconfortant composé au choix de viande (souvent du poulet) ou de poisson, ainsi que de divers légumes et épices, de pommes de terre, de bananes plantain, de yucca, de manioc… Parfois accompagné de riz.

5. Aguapanela
Une boisson typique et bon marché à base de jus de canne à sucre et de citron. Elle se consomme froide ou chaude, du matin au soir. Existe aussi sous une version alcoolisée, le canelazo, un mélange avec cannelle et aguardiente.

che pas les zinzins en rouge et bleu d'improviser un pogo massif ou de se déhancher sur les classiques de vallenato et de cumbia (genres musicaux traditionnels) diffusés dans les haut-parleurs.

Tifo, fumigènes, banderoles et feux d'artifice

À l'intérieur de l'enceinte, où les journalistes sont mélangés à un public familial, des musiciens de chaque barra organisent un concert commun, énième signal d'apaisement. Quelque 900 policiers sont mobilisés pour encadrer 42 292 spectateurs survoltés. Tifo gigantesque, fumigènes, banderoles, feux d'artifice, ping-pong vocal incessant entre virages… L'ambiance est sensationnelle, sans aucun temps mort. À la hauteur d'un match ouvert et renversant, en dépit de l'état de la pelouse, endommagée par les concerts récents de Shakira et Maluma. L'Independiente Medellin égalise à dix contre onze (1-1, 89e), dans un climat tendu (trois expulsions directes et sept cartons jaunes au total) et un vacarme monstrueux.

Fin juin, le DIM atteindra même la finale du Championnat, perdue contre Santa Fe (0-0, 1-2). À l'issue de ce derby, David Ospina, capitaine de l'Atlético National et ancien gardien de but niçois, rêve à voix haute de voir un jour cette ferveur multicolore "dans tous les stades". Malgré deux bagarres dans le parcage "visiteurs", aucun incident majeur n'est officiellement déploré. Un joli miracle. ⬢ Th. B.

L'ambiance dans la ville les jours de derby entre l'Atlético Nacional (en vert et blanc) et le Deportivo Independiente Medellin (en rouge et bleu) promet une montée en température typiquement sud-américaine. Les rassemblements avant de se rendre au stade précèdent une atmosphère bruyante et colorée en tribunes.

À CHACUN SA VOIX

Depuis quelques années, des émissions de télévision émergent un peu partout dans le monde afin de trouver de nouveaux commentateurs. Véritable tremplin ou simple coup de communication ? Par Louis Breton

Pachu Zubiri, 23 ans, en Argentine et Alexandre Araujo, 27 ans, en France possèdent deux points communs : ils ont suivi des études d'ingénieur et ont remporté une émission de télévision pour devenir commentateur sportif. Du jour au lendemain, ces deux passionnés de football se sont ainsi retrouvés propulsés sur le devant de la scène. "Je n'avais suivi qu'un cours à distance pour m'initier au commentaire sportif. C'est allé très vite et, quelques mois plus tard, je suis devenue commentatrice", retrace ainsi Zubiri *(ci-dessus, au centre),* gagnante de la saison 2 de *Relatoras Argentinas,* concours télévisuel organisé en 2023 afin de trouver la meilleure commentatrice du pays.

Araujo, lui, a remporté la première saison d'*Au Micro* sur Canal+ en 2024 et a pu intégrer la rédaction des sports de la chaîne via un contrat à durée déterminée, renouvelé cette saison. "Je n'ai pas l'impression de travailler tant c'est un rêve. J'ai déjà plein de beaux souvenirs en tête", savoure le jeune homme qui a notamment commenté les quarts de finale de Ligue Europa entre Tottenham et Francfort (1-1, 1-0). Le principe de ces émissions est simple : tenter de trouver une nouvelle voix à travers un concours qui met en scène des candidats issus de la société civile. Ils sont évalués selon la qualité de leur commentaire, la gestion du stress et leurs connaissances sur le football.

Beaucoup de passion, peu de formation

"On a décidé d'ouvrir notre rédaction à des personnes extérieures seulement pour le métier de commentateur car on pense que c'est le seul où l'on peut recruter hors écoles de journalisme. C'est un bon moyen de trouver des voix atypiques qui touchent le public, estime Hervé Mathoux, à nouveau membre du jury aux côtés de Laure Boulleau et David Ginola pour la nouvelle saison d'*Au Micro* (diffusée du 27 août au 10 septembre). Le niveau de cette année est plus compact. On sent l'enthousiasme autour de l'émission. Les candidats ont une grosse connaissance sur le football."

Parmi les milliers de postulants, quatorze personnes – hommes et femmes – âgées de 18 à

Charlotte Vignon/Canal+ - Instagram@pachuzubiri - Boom cymru TV

France, Argentine, Angleterre, un peu partout, les émissions de télé-crochet se multiplient. Canal+ diffuse même une saison 2 d'Au micro afin de dénicher le successeur d'Alexandre Araujo (en haut, à gauche, avec Sidney Govou), gagnant de la première édition.

PERDANTS MAIS GAGNANTS

Alexandre Araujo n'est pas le seul participant de la saison 1 d'*Au Micro* à vivre son rêve. Dans les couloirs de Canal+, il croise régulièrement des visages familiers comme ceux d'Édouard Gavignet, qui a commenté des matches de Ligue Conférence, ou Sacha Valleau, rugbyman professionnel rapidement éliminé de l'émission mais aujourd'hui consultant rugby pour la chaîne privée. Arnaud Rakoto, le finaliste malheureux, a quant à lui intégré une école de journalisme et effectue son alternance à la rédaction des sports mécaniques de Canal. "Il y avait beaucoup de jeunes doués pour faire du commentaire sportif. Ce n'est pas étonnant de les voir réussir. Certains ont même eu des trajectoires spectaculaires comme Mélanie Durot qui a commenté des matches du dernier Euro féminin *(sur TMC)*", se réjouit Hervé Mathoux qui a pu les conseiller et les aiguiller pour parfaire leurs connaissances dans le journalisme. Bastien Rivron a lui aussi migré sur une autre chaîne puisqu'il a tapé dans l'œil de DAZN, ancien diffuseur de la L1. À seulement 21 ans, l'ancien candidat d'*Au Micro* a officié sur certains matches la saison dernière comme Angers-Lens. ⬢ **L. B.**

39 ans ont été sélectionnées et tenteront d'imiter le destin d'Alexandre Araujo. Ce conte de fées grandeur nature pose questions à certains. "Ferait-on pareil avec des journalistes politiques ou économiques ? s'interroge Fabien Wille, professeur des universités à la faculté des sciences du sport de Lille et spécialiste des médias. Ce genre d'émission m'inquiète. Un commentateur de foot reste avant tout un journaliste. Il a une responsabilité sociale, ce n'est pas juste hausser la voix quand il y a un but. C'est important d'avoir une formation, ce n'est pas pour rien qu'il y a des écoles de journalisme." Araujo le sait. "Au début, je craignais un peu le regard des autres journalistes car je n'ai pas fait le même parcours qu'eux. Finalement, j'ai été très bien accueilli et accompagné. J'ai surtout progressé dans ma capacité à donner le maximum d'informations pendant un match."

Experts ou influenceurs ?

En Argentine, le problème ne s'est pas posé car le programme *Relatoras Argentinas* avait comme principal but de faire prendre conscience à la population que les femmes peuvent elles aussi parler de foot. "Ce genre d'émissions casse les codes, assure Zubiri. La première gagnante, Lola del Carril, est une pionnière en Argentine. Grâce à elle, je me sens beaucoup plus légitime." Et si ces programmes étaient vraiment utiles pour aider les rédactions à se diversifier ou à trouver de nouvelles pépites ? "Ce n'est pas le cas. Les écoles de journalisme font déjà ce travail en France. Je n'y vois qu'un coup de communication de la part des chaînes", répond Fabien Wille.

"Un bon moyen de trouver des voix atypiques qui touchent le public" Hervé Mathoux

Une autre émission, cette fois-ci anglaise, ne devrait pas rassurer le chercheur. Diffusé sur la BBC cet été, *Last Pundit Standing* a mis en compétition douze créateurs de contenus. La production a imaginé des épreuves assez hétéroclites : crossbar challenge, tournage de vidéos style TikTok et quiz sur le football. "L'objectif était de moderniser la diffusion des matches. Les candidats ont été testés sur des formats traditionnels comme des interviews mais également sur leur capacité à faire des vidéos courtes et attractives", expose Cai Morgan, producteur de l'émission, remportée par Nahyan Chowdhury. Présenté par James Allcott et l'ancien footballeur Troy Deeney *(photo en bas à droite, page de gauche)*, le concours souhaitait attirer une nouvelle audience, plus jeune et présente sur les réseaux sociaux. De quoi faire de ces experts football de nouveaux influenceurs. Et inversement. ⬢

Charlotte Vignon/Canal+ - tvpublica.com.ar

EVIL DREAD

Dreadlocks ou boule à zéro, Henrik Larsson, douzième de l'édition 2003 du Ballon d'Or, a été un buteur diabolique au Celtic Glasgow avant de gagner la Ligue des champions avec le Barça. *FF* est allé à sa rencontre en Suède.

Par Jeremy Docteur, à Helsingborg (Suède). Photos Sébastien Leban/L'Équipe

Henrik Larsson est là, posé, d'un calme olympien. C'est ici, à Helsingborg, dans le sud-ouest de la Suède, en face du Danemark voisin de quelques kilomètres, que tout a commencé pour l'ancien du Celtic Glasgow. C'est également dans cette ville portuaire de 150 000 habitants qu'en 2009, à 38 ans, il a mis fin à une riche carrière marquée par plus de 400 buts. Aujourd'hui, avec ses cheveux courts, frisés sur le haut, l'ex-attaquant de 53 ans en rigole. Mais, au-delà de ses pions, ses différentes coupes ont aussi marqué les esprits. "J'en avais marre d'avoir la même coiffure. Ruud Gullit avait ses dreadlocks en Suède à l'Euro 1992 *(et en 1988),* je me suis dit que j'allais essayer. Et, à 30 ans, il était temps de faire autre chose, j'ai tout rasé."

Après plusieurs expériences de coach, à Helsingborg notamment, ou adjoint de Ronald Koeman au Barça en 2020-2021, son quotidien est beaucoup plus léger. Jordan, le fiston, joue au FC Copenhague à une petite heure et sa fille demeure aux Pays-Bas. "Je ne suis pas hyper occupé, je profite de la vie, je voyage, je veux juste respirer. J'aime bien entraîner, mais ce n'est pas ma priorité, car tu ne vois pas ta famille, c'est vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Quand tu rentres, tout le monde est au lit. Tu ne peux même pas accueillir tes petits-enfants pour la nuit. Et en ce moment, je passe énormément de temps avec eux."

Un rapport complexe à la Suède

D'ailleurs, ses souvenirs d'enfance à lui sont toujours vifs. "J'avais pas mal d'amis. Il y avait plein de familles avec des enfants, on faisait des bêtises, on était toujours dehors à s'amuser. Ce n'était pas toujours le meilleur endroit, mais je ne peux pas me plaindre." Il s'est construit une identité et son rapport à la Suède, pays qu'il a représenté 106 fois (37 buts), souvent comme capitaine, est complexe. "J'ai le passeport, j'y suis né, c'est ma maison, ça ne veut ●●●

L'attaquant suédois s'est retiré dans sa ville natale d'Helsingborg. Là où s'est achevée sa carrière.

Sur les traces de...

Sous le maillot d'Helsingborgs (en haut, à gauche) perçait déjà le serial buteur. Et c'est sous les couleurs du Celtic Glasgow que Henrik Larsson a connu ses meilleures saisons. En Écosse, de 1997 à 2004, le Suédois a inscrit 242 buts en 315 matches et fini Soulier d'Or en 2001, l'année de tous les bonheurs avec le triplé Championnat-Coupe-Coupe de la Ligue. Sous le maillot national, l'attaquant, à droite devant Bacary Sagna en 2008, a connu le bonheur d'honorer 106 capes.

"Quand je suis devenu bon, les insultes ont disparu. Mais le racisme était toujours là"

••• pas dire que je dois me sentir à 100 % suédois. J'ai passé énormément de temps à l'étranger, et puis j'ai l'héritage cap-verdien de mon père."

Il y a aussi des réminiscences moins réjouissantes. "J'ai grandi en étant un peu « différent ». Il y avait deux-trois mecs avec la peau plus foncée, une grande communauté yougoslave et grecque, c'est tout. Plus tard, avec les guerres, des populations du Moyen-Orient sont arrivées. J'ai essuyé des noms d'oiseaux et, tout d'un coup, quand je suis devenu bon, les insultes ont disparu. Mais le racisme était toujours là, parfois en arrière-plan, même au plus haut niveau. Quand on te dit, dès le plus jeune âge, que tu n'arriveras à rien, ça te renforce. Je me suis battu encore plus pour devenir professionnel."

Celui qui a annoncé deux fois sa retraite internationale a disputé trois Euros : 2000, 2004 – avec une tête plongeante mémorable contre la Bulgarie (5-0) –, 2008 et a marqué à chaque fois en Coupe du monde (1994, 2002 et 2006). Lors de sa première, la Suède avait réalisé un parcours inattendu aux États-Unis. "Finir troisième pour une petite nation comme nous, c'était génial. Après, on a perdu ce petit facteur chance. En 2002, on aurait pu faire mieux. On perd sur un but en or contre le Sénégal *(en huitièmes de finale, 1-2).* Quelle règle de merde... En 2004, à l'Euro, on était solides, mais on s'incline contre les Pays-Bas aux tirs au but *(en quarts de finale, 0-0, 4 à 5 aux t.a.b.).*" Le début de son amour pour le foot est à chercher dans un souvenir de gosse. "Je me rappelle du match de la Suède contre le Brésil *(1-1)* en phase de poules en 1978. Lors de la finale Argentine-Pays-Bas *(3-1 a.p.),* pendant la prolongation, j'ai appelé mon meilleur ami pour lui demander s'il voulait aller jouer dehors, je n'ai pas vu la fin..."

Benfica et Monaco non, Feyenoord oui

Si l'on rembobine, c'est dans le petit club d'Högaborgs, situé à Helsingborg, qu'il a écrit le chapitre inaugural de sa carrière dans les années 1980. Ses performances lui valent même un court passage en 1991 à Benfica, coaché par le regretté Sven-Gö-

Le classement de 2003

1. **Pavel Nedved** (RTC, Juventus), 190 points
2. **Thierry Henry** (FRA, Arsenal), 128 pts
3. **Paolo Maldini** (ITA, AC Milan), 123 pts
4. **Andreï Chevtchenko** (UKR, AC Milan), 67 pts
5. **Zinédine Zidane** (FRA, Real Madrid), 65 pts
6. **Ruud van Nistelrooy** (HOL, Man Utd), 61 pts
7. **Raul** (ESP, Real Madrid), 32 pts
8. **Roberto Carlos** (BRE, Real Madrid), 27 pts
9. **Gianluigi Buffon** (ITA, Juventus), 19 pts
10. **David Beckham** (ANG, Man Utd, Real Madrid), 17 pts
11. **Ronaldo** (BRE, Real Madrid), 11 pts
12. **Henrik Larsson** (SUE, Celtic), 6 pts
13. **Deco** (POR, FC Porto), 4 pts
- –. **Alessandro Del Piero** (ITA, Juventus), 4 pts
- –. **Dida** (BRE, AC Milan), 4 pts
- –. **Roy Makaay** (HOL, La Corogne, Bayern), 4 pts
- –. **Alessandro Nesta** (ITA, AC Milan), 4 pts
18. **Nihat** (TUR, Real Sociedad), 3 pts
- –. **Francesco Totti** (ITA, AS Rome), 3 pts
20. **Michael Ballack** (ALL, Bayern), 2 pts
- –. **Zlatan Ibrahimovic** (SUE, Ajax), 2 pts
22. **Filippo Inzaghi** (ITA, AC Milan), 1 pt
- –. **Jan Koller** (RTC, Bor. Dortmund), 1 pt
- –. **Adrian Mutu** (ROU, Parme, Chelsea), 1 pt
- –. **Ronaldinho** (BRE, Paris-SG, FC Barcelone), 1 pt
- –. **Francesco Toldo** (ITA, Inter Milan), 1 pt

Bildbyrån/Icon Sport - Nick Potts/PA/Icon Sport

ran Eriksson, son compatriote. "J'ai eu l'opportunité de m'y entraîner un peu et il m'a dit que sans la règle des trois étrangers, il m'aurait pris. C'est dur aujourd'hui de se rendre compte à quel point c'était difficile avant l'arrêt Bosman *(en décembre 1995, la Cour de justice des communautés européennes a mis fin au quota de joueurs étrangers).*" Il y a aussi eu un essai à Monaco, du temps d'Arsène Wenger avec Youri Djorkaeff ou Jürgen Klinsmann. "Ils n'ont pas voulu de moi, c'est comme ça..."

Feyenoord sera sa première vraie expérience à l'étranger en 1993. "À la base, tu ne prends pas conscience que tout est différent : la culture, le style de jeu, la langue... C'est vital de l'apprendre. Je parle encore bien néerlandais, c'est plus proche du suédois que le français. J'ai encore des amis aux Pays-Bas, on part parfois en vacances." L'aventure sportive se révèle contrastée : un temps de jeu limité et une utilisation durant quatre ans à différents postes, au milieu ou sur l'aile. "Je me suis toujours vu comme un 9, dangereux dans l'axe, surtout dans un 4-4-2, qui n'a rien à voir avec le 4-3-3 plus moderne." En face, il y a l'Ajax des frères Frank et Ronald de Boer, Patrick Kluivert, Clarence Seedorf, Edgar Davids, Danny Blind ou Frank Rijkaard, champions d'Europe 1995.

"Celtic-Rangers, c'est bien plus que du foot. Peu croyaient en nous"

Le Celtic et la découverte du Old Firm

C'est un peu plus au nord, en Écosse, que l'attaquant va se révéler au monde, sous le maillot du Celtic Glasgow. Une idylle qui, de 1997 à 2004, va lui permettre d'inscrire 242 buts en 315 matches. Pourtant, à son arrivée, les Rangers, le grand rival, écrasent toute concurrence et restent sur neuf titres de rang. "Peu croyaient en nous. Heureusement on a réussi à empêcher le dixième sacre. J'ai rapidement compris ce que cela signifiait pour le club. C'est bien plus que du foot. Mon premier Old Firm se déroule à Ibrox, on perd 1-0. Le niveau sonore était incroyable. J'ai joué contre l'Ajax et le PSV, le Real Madrid, mais jamais je n'ai expérimenté une telle atmosphère." Une rivalité qui n'empêche pas Larsson d'avoir des potes dans le camp d'en face. "Sur le terrain, on ne s'aimait pas du tout. Jonas Thern *(milieu défensif suédois)* me mettait des coups, Giovanni van Bronckhorst beaucoup aussi. Pourtant, en dehors, quelques semaines après le derby, on se revoyait."

Durant son séjour en Écosse, le "King of the Kings", qui est toujours le meilleur buteur all-time (40) de la Coupe de l'UEFA, a dû se relever de graves blessures. Le 21 octobre 1999, à Gerland, contre Lyon lors du deuxième tour aller de Coupe de l'UEFA (0-1), il subit une fracture de la jambe gauche. Certains craignent même pour la suite de sa carrière. Pas lui qui se fixe alors pour objectif d'être apte pour l'Euro 2000. "J'ai toujours la broche et la vis dans le pied et le tibia. Je touche du bois, je n'ai jamais eu de problème", se réjouit aujourd'hui Larsson. Avant de poursuivre : "Quand je suis revenu, je me sentais en forme, j'avais faim. J'ai marqué contre l'Italie *(1-2, dernier match de poules),* j'ai pris des coups dans la jambe et j'ai senti que c'était du passé, que ça ne casserait plus."

La saison suivante, en pleine bourre, il termine Soulier d'Or européen devant •••

Patrick Boutroux/L'Équipe

Sur les traces de...

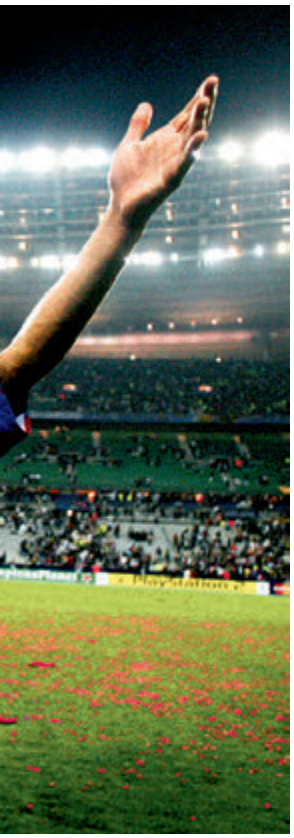
Henrik Larsson
53 ans. Né le 20 septembre 1971, à Helsingborg (Suède). 1,78 m. Attaquant. International suédois (106 sélections, 37 buts).

Parcours de joueur
Högaborgs (1988- janvier 1992), Helsingborgs (janvier 1992- novembre 1993), Feyenoord Rotterdam (novembre 1993-1997), Celtic Glasgow (1997-2004), FC Barcelone (2004-2006), Helsingborgs (2006-2009), Manchester United (janvier-mars 2007).

Palmarès de joueur
Ligue des champions 2006 ; Championnat d'Écosse 1998, 2001, 2002 et 2004 ; Championnat d'Espagne 2005 et 2006 ; Championnat d'Angleterre 2007 ; Coupe des Pays-Bas 1994 et 1995 ; Coupe d'Écosse 2001 et 2004 ; Coupe de Suède 2006 ; Coupe de la Ligue écossaise 1998 et 2001.

Parcours d'entraîneur
Landskrona (janvier 2010-décembre 2012), Falkenbergs (janvier-décembre 2014), Helsingborgs (janvier 2015-novembre 2016, puis juin-août 2019), FC Barcelone (adjoint, 2020- octobre 2021).

Daniel Nilsson/Bildbyrån/Icon Sport



Trois images pour trois instants marquants dans la carrière d'Henrik Larsson. À gauche, la joie après le succès avec le Barça en finale de C1 le 17 mai 2006 au Stade de France contre Arsenal (2-1). Ce soir-là, le Suédois a délivré les deux passes décisives. Ci-dessous et en bas, à droite, l'épopée de la World Cup 94 aux États-Unis conclue par une troisième place. Ci-contre, à droite, avec Manchester United (au premier rang, à gauche) pour une pige de trois mois de janvier à mars 2007.

Bildbyrån/Icon Sport - Alain Mounic/L'Équipe

••• l'Argentin Hernan Crespo et l'Ukrainien Andreï Chevtchenko avec 35 buts en Championnat (53, toutes compétitions confondues).

Mourinho, briseur de rêve

En cette année 2001, le Celtic réalise d'ailleurs le triplé (Championnat, Coupe et Coupe de la Ligue) sous la direction de Martin O'Neill. Le Suédois n'en démord pas : "Cette équipe était largement sous-cotée, il y avait plein d'internationaux, on pouvait finir top 5 en Angleterre." Les "Bhoys", avec Bobo Baldé, Neil Lennon, Stiliyan Petrov, Paul Lambert ou Chris Sutton, atteignent en 2003 la finale de la Coupe de l'UEFA face au FC Porto de José Mourinho, vainqueur de la C1 la saison suivante. Un revers 3-2 après prolongation malgré un doublé d'Henrik Larsson. "C'est ma plus grande déception. Pendant longtemps, j'ai refusé de revoir le match, même pas une image. En plus de ceux dans le stade, il y avait 80 000 supporters dans Séville. Ils méritaient tellement ce trophée."

Sur les épaules du Suédois, la pression est exponentielle avec sa réputation de prolifique buteur. "Quand je ne marquais pas durant un match ou deux, on disait : « Ce n'est plus le même Larsson. » Il y avait tellement d'attentes, je devais toujours scorer." Fatalement, au fil des années et des buts, d'autres clubs, dont Manchester United, toquent à la porte. "Je voulais de la stabilité pour mon fils. J'ai toujours été bien payé au Celtic, particulièrement après mon deuxième contrat *(2001)*. On jouait l'Europe, j'étais international… Je n'ai jamais pensé à partir." C'est pourtant ce qu'il fait en mai 2004. Après un ultime doublé contre Dundee United, extrêmement ému, il fait ses adieux au Celtic Park.

"Perdre la C3 contre Porto est ma plus grande déception. Pendant longtemps, j'ai refusé de revoir le match"

C'est donc libre, à presque 33 ans, qu'il quitte l'Écosse avec "une trentaine d'offres, dont quelques-unes de France". "Les gens commençaient à intégrer que tu pouvais encore jouer si tu prenais soin de ton corps. Comme Cristiano Ronaldo ou Zlatan Ibrahimovic plus tard." Larsson n'hésite pas longtemps avant de rejoindre le Barça qu'il admire depuis la Dream Team de Johan Cruyff. "C'était un rêve. J'ai joué avec Ronald Koeman à Feyenoord et je m'étais dit que je porterais ce maillot un jour." L'affaire est conclue pendant la prépa à l'Euro 2004. Il en sourit encore : "J'ai reçu un coup de fil de ma femme. Je lui ai demandé de leur dire d'attendre. Elle s'est marrée : « C'est le Barça, ils ne vont pas attendre ! » Elle y est allée avec mon agent pour gérer le contrat, afin que je puisse me concentrer sur le tournoi." Sous la houlette de Frank Rijkaard, sa première saison est hachée par une blessure au ligament croisé du genou gauche en novembre 2004.

Décisif en finale de C1

Heureusement, le meilleur est à venir, le 17 mai 2006, au Stade de France, en finale de Ligue des champions contre Arsenal (2-1). Les Gunners, réduits à dix après l'expulsion de Jens Lehmann, ouvrent le score. Le temps passe et Larsson trépigne. "C'est le match le plus important de ma carrière. En regardant du banc, •••

Le Suédois, libre comme l'air, a fait une pige de trois mois à Manchester United (ici contre Lille en huitièmes de finale de Ligue des champions 2007). De son court passage à MU, il garde un souvenir impérissable d'Alex Ferguson, son entraîneur : "Il avait ce petit truc en plus d'indéfinissable."

••• je me dis sincèrement que je peux changer le cours des choses." Lancé à l'heure de jeu, il délivre deux passes décisives pour renverser la donne. D'abord à Samuel Eto'o, "un finisseur hors pair", puis à Juliano Belletti, qui "n'a marqué qu'une fois pour Barcelone et c'était ce jour-là ! Le scénario de ce match était imprévisible."

En amont, Larsson avait connu quelques pépins physiques. "Deux semaines avant la finale, j'avais un problème aux ischios. J'ai pu revenir. Au contraire de Lionel Messi, lui aussi touché, qui a dû rester en tribunes." À l'époque, l'Argentin de 19 ans n'est pas encore une star. "Il avait déjà un très bon niveau. Mais je ne pensais pas qu'il deviendrait si fort, car, à ce moment-là, je comparais tout le monde à Ronaldinho. C'était le meilleur au monde. Il était phénoménal. Il arrivait le matin avec le sourire. C'était dingue de voir comment il gérait la pression. Tout reposait sur ses épaules et il agissait si tranquillement", applaudit-il, mimant le geste Shaka que le Brésilien faisait souvent après ses buts. La C1 en poche, Larsson choisit alors de retrouver ses premières amours, à Helsingborg.

Man United, la courte parenthèse

Mais, très vite, pendant la trêve hivernale du Championnat suédois, l'attaquant rejoint à nouveau le Royaume-Uni, cette fois en Angleterre, sous le maillot de Manchester United. "Un jour, le coach me dit qu'il a reçu un appel, MU me propose de venir durant trois mois. Je réponds que je dois consulter mon épouse, mais ma décision était prise. C'était une chance unique de jouer pour un club et un manager iconiques." Carlos Queiroz, alors adjoint de sir Alex Ferguson, se déplace pour la paperasse et l'affaire est dans le sac.

Dès ses débuts, le 7 janvier 2007, Larsson marque contre Aston Villa en Cup (2-1). Deux autres buts suivront, dont un contre le LOSC en huitièmes retour de C1 (1-0, le 7 mars). Le Suédois montre son doigt tordu et précise : "Ce jour-là, il s'est coincé dans un maillot. On me l'a remis, mais il n'est pas complètement droit." À Manchester, il dîne avec Edwin van der Sar et déjeune fréquemment avec Patrice Évra et Louis Saha. Surtout, après Messi, il évolue aux côtés d'un autre phénomène, Cristiano Ronaldo. Et lance dans un sourire : "Je suis plus vieux. Je blague toujours en disant qu'ils ont joué avec moi, pas l'inverse."

"Ronaldinho était le meilleur au monde. Il était phénoménal. C'était dingue de voir comment il gérait la pression"

La lune de miel ne dure que dix semaines, "une période courte mais fabuleuse", guidée par la figure tutélaire de sir Alex. "J'avais besoin de son autorisation pour assister au baptême des enfants de mon frère, je ne pouvais pas rentrer à temps pour un match. Il m'a dit qu'il n'y avait aucun problème. Il avait ce petit truc en plus d'indéfinissable. Tu ne voulais pas le décevoir. Tu sentais qu'il savait toujours de quoi il parlait." Mais Helsingborg l'attend, il faut rentrer. "Ils avaient beaucoup investi, j'avais donné ma parole. Finalement, j'aurais dû rester à United. Ils étaient prêts à me garder. J'aurais pu finir là. C'est mon seul regret." Et Larsson de souhaiter en conclusion de notre rencontre "un peu de paix dans ce monde dingue". Le voilà reparti, tranquille, comme il est arrivé, en direction de la mer qu'il longe. ⬢ **J. Doc.**

Björn Larsson/Bildbyrån/Icon Sport - Daniel Nilsson/Bildbyrån/Icon Sport

Nom Sigurdsson
Prénom Vidir
Âge 64 ans
Pays Islande

Média *Morgunbladid*
Club préféré Derby County
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 22

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 11/22

"TOUJOURS COMPARER À 2016 EST PESANT"

"Ce 9 septembre, l'Islande retrouvera la France pour les éliminatoires du Mondial 2026, six ans après le dernier affrontement *(le 11 octobre 2019, à Reykjavik, 0-1).* Ce sera une équipe très différente de notre génération dorée de 2016-2018. Nous avons une génération très prometteuse avec de bonnes individualités : Orri Oskarsson *(Real Sociedad),* Hakon Arnar Haraldsson *(Lille),* Isak Bergmann Johannesson *(FC Cologne),* Albert Gudmundsson *(Fiorentina),* Sverrir Ingi Ingason *(Panathinaïkos).* Mais sur ces cinq-là, seul Ingason est un défenseur. C'est ce qui manque à cette génération, alors que c'était la force de la précédente.

En Islande et à l'international, on a tendance à toujours comparer ces jeunes à l'équipe de 2016 et c'est pesant pour eux. De 2014 à 2020, ce sont les meilleures années de l'histoire du foot islandais. Être qualifiés pour deux tournois majeurs *(Euro 2016 et Coupe du monde 2018),* personne n'avait osé en rêver. Laugardalsvöllur *(le stade de la sélection)* affichait complet en dix minutes pour chaque match. On a ressenti un engouement que nous n'avions jamais vu et que nous n'avons pas revu depuis. L'Islande est une nation folle de sport. Pendant des décennies, l'équipe de handball masculine a concentré l'intérêt des supporters avec des performances exceptionnelles *(2e des JO 2008 ; 3e de l'Euro 2010).* Et, tout d'un coup, le foot a capté l'attention du public. En 2016, le retour de la sélection à Reykjavik après l'Euro *(2-1 contre l'Angleterre en 8es puis 2-5 face à la France en quarts de finale)* était incroyable. Des dizaines de milliers de personnes acclamaient leurs joueurs défilant à bord d'un bus à impériale. Il y a aussi ce match contre l'Argentine au Mondial en Russie *(1-1),* avec un pic d'audience à 99,6 %.

"Chez nous, le foot féminin a été pris au sérieux tôt"

Mais nous ne sommes que 400 000, il est impossible de maintenir un tel niveau durant des décennies. Un jour, peut-être, nous aurons un joueur islandais parmi les nommés au Ballon d'Or. Après tout, la capitaine de l'équipe féminine Glodis Viggosdottir *(défenseuse du Bayern)* l'a été en 2024. Chez nous, le foot féminin a été pris au sérieux tôt. L'équipe a atteint les quarts de l'Euro en 2013. L'Islande a gardé cette volonté de donner les mêmes chances de pratiquer ce sport que l'on soit un garçon ou une fille. Malgré la croissance rapide des autres pays européens lors des quinze dernières années, l'équipe féminine *(17e au classement FIFA)* a su maintenir son niveau." **Hugo Durand**

Illustration Laura Acquaviva

UN HÉROS SI DISCRET

Ce 20 août 1961, près du stade Marcel-Picot, derrière ce voyageur au look de représentant se cache une gloire du Partizan Belgrade : Milos Milutinovic. À 28 ans, le Yougoslave va faire à Nancy ses débuts en D1 avec le RC Paris. Peu savent que, le dimanche 4 septembre 1955, cet attaquant disputait le match inaugural de la Coupe d'Europe, à Lisbonne, Sporting Portugal-Partizan (3-3), avec deux buts à la clé (et quatre au retour, 5-2). Ils sont encore moins nombreux à identifier le premier Yougoslave classé au Ballon d'Or, quatorzième en 1957. Milos restera quatre ans à Paris, deux au Racing, deux au Stade Français, avant de revenir à Belgrade sous les couleurs de l'OFK cette fois.

OFFRE EXCEPTIONNELLE D'ABONNEMENT

FRANCE FOOTBALL
À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

+

L'ÉQUIPE

1 AN

99€

au lieu de ~~179€~~

plus de **44 %** de réduction

Recevez FRANCE FOOTBALL, chaque mois chez vous.

+

Bénéficiez de l'abonnement à L'ÉQUIPE numérique.

- **France Football livré** directement **chez vous,** chaque mois.
- + **Tous les articles** de L'Équipe numérique **en illimité.**
- + Le journal **L'Équipe et ses hors-séries** en version numérique.
- + **Le meilleur du foot international en direct vidéo** sur la chaîne L'Équipe live foot : Matches internationaux, Serie A, Coupes d'Espagne et d'Italie.
- + Accès à **toutes nos créations originales L'Équipe explore :** documentaires, podcasts et longs-formats.

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Service abonnement France Football - Libre réponse 73783 - 60647 Chantilly Cedex.

☑ **Oui**, je m'abonne 1 an pour 99 € au lieu de ~~179~~ €.

Offre 1 an : 12 nos de France Football + l'abonnement L'Équipe numérique pendant 12 mois.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de nos partenaires par courrier postal, cochez cette case ☐

E-mail **indispensable pour vous donner accès à l'abonnement L'Équipe numérique** et au programme de fidélité :

..... @ .....

☐ J'accepte que L'Équipe, éditeur de France Football, m'adresse les offres de ses partenaires.

☐ **Je règle par carte bancaire**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football**

Date et signature obligatoires

Offre valable jusqu'au 30-09-2025 en France métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés de France Football et de L'Équipe numérique. Tarif normal : 179€ pour 1 an. France Football, supplément de L'Equipe, ne peut être vendu séparément. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.lequipe.fr/cgv Les informations recueillies sont destinées à L'Équipe et aux sociétés de son groupe éditeur de France Football pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir de participer à des jeux-concours et à des études et nous permettre de communiquer avec vous. Selon l'expression de vos choix, vous pourrez être recontacté directement par eux par voie postale. Conformément à la législation, vous disposez de droits que vous pouvez exercer à l'adresse e-mail dpo@amaury.com ou par courrier à DPO Groupe Amaury – 40-42 Quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne Billancourt cedex. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter notre charte des données personnelles à l'adresse https://www.lequipe.fr/politique-confidentialite/

L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF2025**

LIGUE 1

DECATHLON

LIGUE 2 BKT

Nouveaux ballons.
Nouvelle saison.